

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le sens de la vie
Le Retour d'Israël
La schizothymie
Le nouveau roman de Georges Bernanos
Comment on fait vibrer l'éther
Petites remarques additionnelles
Remarques suradditionnelles

Cardinal Van Roey
Robert Vallery-Radot
Docteur Marcel Moreau
Louis Bertrand
J. Tillieux
Léopold Levaux
Paul Halfants

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Evêques, Mgr J. Schyrgens. — France. — Angleterre.

La Semaine

♦ Le Fonds national de recherche scientifique a donc reçu plus de 100 millions. Il faut se réjouir sincèrement de ce très beau succès obtenu en moins de trois mois. Au lendemain des destructions de la guerre, en période de reconstruction matérielle et de vie chère, le culte de la science est facilement délaissé pour des occupations d'un rapport plus immédiat. Or si le primum vivere n'est que trop vrai, il est non moins certain que les nations comme les individus valent par le cerveau plus que par le muscle ou par l'estomac. Le pays où la science pure et désintéressée n'a plus ses autels et ses fervents, est voué à la décadence et à la mort, car toute vie sociale est en fin de compte fonction des œuvres de l'esprit.

Mais que va-t-on faire des sommes recueillies? Non pas que nous songions en ce moment à mettre en doute l'impartialité de ceux qui présideront à la répartition des cent millions. Nous voulons croire, jusqu'à preuve du contraire, que les savants et les institutions scientifiques catholiques ne seront pas victimes d'un ostracisme qu'ils n'ont que trop connu. Ce sur quoi nous voudrions appeler l'attention, c'est sur la portée de la « recherche scientifique » que l'on veut promouvoir.

Va-t-on restreindre le mot science jusqu'à se borner à envisager uniquement les sciences naturelles et à ne soumettre que les recherches expérimentales, les travaux de laboratoire? Va-t-on agir comme si l'étude de la matière était, si pas toute la science, du moins l'essentiel de la science? Quelle erreur ne commettrait-on pas!

La science, c'est la connaissance systématisée de ce qui est. La reine des sciences, c'est la théologie. Après elle vient la philosophie, la connaissance des êtres par leurs causes ultimes. Et que de sciences encore, plus nobles, si on peut dire, et plus hautes que les sciences naturelles! L'histoire surtout, cette étude de l'homme, roi de la création, dans le temps et dans l'espace.

Que, de grâce, les millions du Fonds national de recherche scientifique ne servent pas qu'à étudier des microbes ou essayer des machines. Certes, on ne saurait trop encourager l'esprit humain s'appliquant à pénétrer toujours davantage la matière pour mieux la dominer. Mais les plus belles conquêtes de l'homme ne sont pas ses victoires sur les forces de la nature, c'est sa connaissance synthétique de ce qui est et de ce qui fut, ramené à la Cause Première. Il est donc hautement souhaitable que théologiens, philosophes, moralistes, historiens, sociologues, économistes, juristes, en un mot tous les savants — c'est-à-dire des hommes appliqués à la « recherche scientifique » — qui pour ne pas manier l'éprouvette ou le microscope n'en sont pas moins de vrais savants et les grands artisans de la vie intellectuelle d'un pays, soient encouragés efficacement dans leurs travaux. Nous ne contestons pas la grande pitié de nos laboratoires. Mais elle ne doit pas nous faire oublier celle de la science tout entière. S'il manque des chercheurs dans les sciences expérimentales, il en manque plus encore dans les sciences historiques et morales. Que les 100 millions recueillis viennent en aide aux unes comme aux autres.

♦ M. Hymans, ministre des Affaires étrangères, a fait applaudir par le Sénat tout entier son exposé de notre politique étrangère. Comment ne pas approuver d'ailleurs un discours où il est affirmé que la Belgique est pacifique, qu'elle collabore de son mieux à l'œuvre de paix, mais que la guerre étant toujours possible, elle ne peut négliger de veiller à sa défense?

M. Hymans est un optimiste. Il a chanté les mérites de la S. D. N. Il croit que « le temps consolide le sol européen ». « Sans doute, il y a des forces de guerre... mais on voit aussi se développer de grandes forces de paix. Ce sont d'abord des forces économiques qui rapprochent et enchevêtrent les intérêts; ce sont aussi des forces morales; c'est l'idée du droit et de la solidarité. »

Voilà qui rappelle singulièrement les discours sur le même sujet... avant la guerre! Ah! si ces belles phrases pouvaient être plus vraies maintenant qu'alors!...

♦ Le R. P. Rutten a éloquemment dénoncé à la tribune du Sénat les horreurs de la persécution mexicaine.

M. Hymans, dont nous reconnaissons la situation délicate, s'est assez piteusement tiré d'affaire. Il a invoqué le principe de non-intervention dans la politique intérieure de gouvernements amis, un des faux dogmes du libéralisme condamnés par Pie IX, et a conseillé de... n'accepter qu'avec circonspection les nouvelles du Mexique. Quelle vilenie, Monsieur le Ministre! Ou vous êtes informé sur ce qui se passe là-bas et alors votre remarque est d'une belle hypocrisie, ou vous ne l'êtes pas, et alors elle témoigne d'un étrange sectarisme.

Le Saint-Père a déclaré solennellement que la persécution mexicaine dépassait en horreur et en cruauté toutes les persécutions que l'Eglise a jamais eu à subir, et il se trouve un ministre des Affaires étrangères pour ne trouver à répondre sur la question des faits que cette pauvreté: « Il résulte (des précisions reçues par mon département) que de nombreux récits ne peuvent être acceptés qu'avec circonspection ».

Le compte-rendu analytique ajoute: (Très bien!) à l'extrême gauche).

Evidemment!...

♦ M. Vinck a répondu au Père Rutten. Il en a eu de bien bonnes cet excellent sénateur rouge. Il avait étudié la question « ces dernières semaines », pour, finalement, ne trouver à dire que ceci: « à supposer que les faits que vous avez cités soient véridiques, nous les flétrissons avec vous. »

D'après cet ineffable M. Vinck, « pour être chrétien, il ne suffit pas de pratiquer certain dogme, il faut être honnête et pratiquer la démocratie. »

La tribune parlementaire supporte tout...

Au cours de la discussion, M. Van Overbergh a cru devoir déclarer: « Nous désapprouvons toutes les dictatures, quelles qu'elles soient. L'honorable sénateur serait bien embarrassé de justifier son sentiment. Car enfin on peut imaginer des dictatures salvatrices... Cela s'est même vu dans l'histoire. »

M. Hymans mit fin au débat par ces mots: « Tous ici nous sommes partisans de la liberté de conscience, de la tolérance. Montrons-le en ne nous occupant plus des affaires d'un pays étranger. »

Ainsi donc l'idéal de la tolérance, c'est de laisser le voisin pénétrer tous les crimes...

Voile-toi la face, ô Ligue des droits de l'Homme!

Quel pauvre ministre des Affaires étrangères que le nôtre. Il est vrai qu'on s'en doutait un peu depuis les négociations du traité de Versailles...

Le sens de la vie⁽¹⁾

Le saint temps du Carême nous invite à de salutaires réflexions. Pendant cette époque de l'année liturgique, l'Eglise, notre Mère, nous met devant les yeux de graves vérités et nous convie à les considérer en esprit d'humilité et de componction.

Il s'ouvre par une cérémonie profondément impressionnante. Le matin du Mercredi des Cendres, avant la sainte Messe, le prêtre bénit les cendres placées sur l'autel; puis il les répand sur le front des fidèles en adressant à chacun cette parole : « *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » C'est la pensée de notre néant et de notre mort qui se présente à nous, dès le début du Carême; nous devons nous en pénétrer pendant les semaines qui suivent, pour que, nous souvenant de notre fragilité corporelle et de nos faiblesses morales, nous obtenions de la miséricorde divine, par la prière et la pénitence, la rémission de nos péchés.

Mais, quand les cloches de Pâques sonneront, l'*alleluia* joyeux de la liturgie célébrera non seulement la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, mais aussi notre résurrection spirituelle, notre vie ressuscitée avec le Christ, notre vie cachée avec le Christ en Dieu. Alors, détachés des vanités terrestres, nous serons invités à chercher les choses d'en haut, où le Christ demeure assis à la droite de Dieu, à revêtir l'homme nouveau, qui se renouvelant sans cesse à l'image de Celui qui l'a créé, atteint la science parfaite (2). L'Eglise nous propose ainsi la vie véritable et plénière, la vie transfigurée par la grâce et la charité, la vie de liberté (3) et de lumière (4), la vie selon l'esprit et non plus selon la chair.

Néant et réalité, mort et vie, ténèbres et lumière, poussière qu'on foule aux pieds et esprit qui demeure dans les sphères divines, — sommes-nous donc tout cela, et comment s'harmonisent ces éléments qui paraissent contradictoires? C'est le problème fondamental de notre être que l'Eglise impose à notre méditation pendant le Carême; question grave entre toutes, puisqu'elle domine et conditionne toute notre existence ici-bas.

Qu'est en somme la vie humaine? Quel en est le sens? Quelle en est la valeur? Comment faut-il la concevoir et par conséquent comment faut-il la vivre? — Ce problème a obsédé l'humanité depuis l'origine; les philosophes de tous les temps se sont efforcés de le résoudre; mais, en dehors du christianisme, il faut bien l'avouer, aucune solution satisfaisante n'a été proposée. Le matérialisme, l'athéisme, le paganisme sous toutes ses formes n'ont fait qu'accumuler les ténèbres au lieu de les dissiper et les autres systèmes, qui ne tiennent pas compte de la révélation chrétienne, laissent subsister autour de l'existence humaine des mystères impenétrables.

Mais Dieu, dans sa miséricorde infinie, a pris en pitié notre pauvre humanité. Il a envoyé son Fils, « vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, » (5) « pour donner la science du salut à son peuple, pour diriger nos pas dans la voie de la paix. » (6). Et ainsi, « tous ceux qui sont disposés à Le recevoir, tous ceux qui croient en Son Nom » (7) ont le moyen de répondre aux questions essentielles qui se posent devant chaque intelligence humaine : « Que suis-je? quelle est ma raison d'être en ce monde? Comment dois-je arranger mon existence terrestre? En un mot, comment ai-je à vivre pour accomplir ma destinée? »

Pensez-vous quelquefois, nos chers Frères, à ces questions

vitales? Au milieu du tourbillon des affaires et des plaisirs, rentrez-vous de temps en temps en vous-mêmes, pour considérer vos intérêts les plus essentiels et pour vous demander si vous les traitez comme ils le méritent? Le Carême qui commence est un temps particulièrement propice pour cet examen; il est tout indiqué pour vous abstraire pendant quelques semaines des frivolités passagères et vous pénétrer des vérités réelles, disons formidables, qui régissent, quoi qu'on fasse, toute existence humaine. Entrez donc dans l'esprit de l'Eglise, et voyez en toute humilité si votre vie est conforme au sens chrétien, aux principes de l'Evangile.

[Vanité d'une vie sans idéal supérieur.

! Quelle belle chose que la vie, quand elle est bien comprise et dignement vécue! Quelle splendeur s'en dégage! Quel rayonnement elle projette et quelle n'est pas sa fécondité! Celui qui en use comme il doit en user, trouve ici-bas tout ce que la terre peut offrir de bonheur véritable, même s'il rencontre l'adversité sur sa route. Mais, hélas! un grand nombre ne savent pas ou ne veulent pas l'employer comme il faut; ils se laissent balloter par les flots, au gré des vents, comme des navires désarmés; ils ne connaissent pas la route, ils n'ont aucune étoile pour guider leur course, et, quand la tempête se lève, ils font misérablement naufrage. Vie sans idéal, vide et stérile, funeste à eux-mêmes et malfaisante aux autres, au terme de laquelle ils doivent se dire avec désespoir : « *Ergo erravimus a via veritatis...* Nous avons donc erré, loin du chemin de la vérité; la lumière de la justice n'a pas brillé sur nous, et sur nous ne s'est pas levé son soleil. Nous nous sommes rassasiés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché dans des déserts sans chemin, et nous n'avons pas connu la voie du Seigneur (1). »

Quand on ne considère la vie que du point de vue purement matériel et terrestre, elle n'offre vraiment rien d'attrayant. L'Écriture Sainte de l'Ancien comme du Nouveau Testament la caractérise d'un mot énergique : *vanité*. — « *Universa vanitas, omnis homo vivens*, s'écrie le Psalmiste; tout homme vivant n'est que vanité. » (2) « L'homme est semblable à la vanité, dit-il encore; ses jours passent comme l'ombre. » (3) Et saint Paul fait écho à cette parole en disant que « toute créature a été assujettie à la vanité, non de son gré, mais par la volonté de celui qui l'a soumise, avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu (4). »

Que vaut, en effet, la vie, pour ceux qui n'élèvent pas le regard au-dessus de l'horizon terrestre?

Elle ne dure qu'un moment et ne laisse guère de traces. Après cinquante, quatre-vingts ou même cent ans de vie, que reste-t-il de toute l'agitation, de tout le bruit, de tout l'éclat qui ont semblé la remplir? « Toutes ces choses, dit le Sage de l'Écriture, ont disparu comme l'ombre, comme le messager qui passe à la hâte, comme le navire qui fend l'onde agitée sans qu'on puisse découvrir aucune trace de son passage ni du chemin que sa quille s'est ouvert au milieu des flots; ou comme l'oiseau qui vole à travers les airs sans laisser aucune marque de sa route;... ou comme, lorsque la flèche a été lancée vers son but, l'air qu'elle a fendu revient aussitôt sur lui-même, et l'on ne sait plus par où elle a passé : ainsi nous-mêmes, à peine sommes-nous nés que nous avons déjà cessé d'être (5). »

(1) Lettre pastorale pour le Carême.

(2) Col. III, 1-3, 10.

(3) Gal. V, 13.

(4) Eph. V, 8.

(5) JOAN. I, 9.

(6) LUC. I, 77, 79.

(7) JOAN. I, 12.

(1) Sap. V, 6-7.

(2) Ps. XXXVIII, 6.

(3) Ps. CXLIII, 4.

(4) Rom. VIII, 20-21.

(5) Sap. V, 9-13.

Et ce court passage en ce monde, de combien de misères n'est-il pas semé, même pour ceux qui paraissent les heureux de la terre? Adversités, peines morales, douleurs physiques, maladies, tel est le lot commun de tous les mortels. Même « les soins multiples, dit saint Grégoire le Grand, dont nous sommes obligés d'entourer notre corps pour le disputer à la corruption, manifestent l'angoisse de l'infirmité native dont il se trouve chargé (1). » Aussi bien, « la vie temporelle... doit être appelée mort plutôt que vie; car le progrès quotidien de la corruption qu'est-ce autre chose sinon une certaine anticipation de la mort? (2) »

Et cependant, malgré la rapidité de la course et la vanité de toutes les jouissances qu'offre la vie, la plupart des hommes s'y attachent de tout leur cœur, comme si elle n'avait d'autre but que la poursuite décevante des biens terrestres. Beaucoup, hélas! placent leur félicité dans les basses satisfactions de la nature dépravée; tout ce qu'ils recherchent n'est destiné qu'à flatter le corps, exciter les sens, servir les passions. Ils sont bien à plaindre, les malheureux! car, au sein des plaisirs, ils ne trouvent qu'amertume et déception, d'après la parole des Livres Saints confirmée par l'expérience journalière : « *risus dolore miscbitur, et extrema gaudii luctus occupat*; même dans le rire le cœur goûte la tristesse, et la joie se termine dans le deuil (3). »

* * *

Ce qui est particulièrement grave, c'est que trop souvent cette manière de concevoir et de mener la vie est présentée à la société contemporaine, par la littérature, le théâtre, le cinéma, comme la seule admissible, comme la pratique courante, comme la loi inéluctable à laquelle on serait bien naïf de ne pas se conformer. Sous le fallacieux prétexte des droits de l'art, appelé à dépeindre la nature et la vie, on se plaît à étaler seulement ce qu'il y a de plus contraire aux règles immuables de la morale, de plus abject même, et, si l'on n'érige pas toujours la dépravation en thèse, du moins la séduction qui émane de toute œuvre d'art est-elle suffisamment opérante pour éblouir et entraîner les lecteurs ou les spectateurs. C'est un des signes les plus angoissants de la décadence de la civilisation, que ces manifestations audacieuses et éhontées des puissances du mal dans le domaine de l'art; c'est tout simplement, sous les dehors raffinés de la culture moderne, la reviviscence de la conception païenne de la vie, dans ce qu'elle avait de plus dégradant.

Nous conjurons les parents et les éducateurs d'écarter la jeunesse de ces sources empoisonnées et de la prémunir contre les dangers qui la guettent, afin que la génération qui se lève échappe à la contagion. Nous faisons appel à tous les hommes de bonne volonté, surtout à ceux qui jouissent de quelque influence par leur situation sociale ou par l'autorité qu'ils détiennent, pour qu'ils viennent en aide à la société menacée, en réagissant, par tous les moyens dont ils disposent, contre les excès malfaisants de certaine littérature, de certains théâtres, de certains cinémas. Nous savons gré aux écrivains et aux artistes chrétiens, tant d'expression flamande que d'expression française, heureusement de jour en jour plus nombreux, qui osent affirmer et imposer à l'attention publique un idéal autrement noble que celui des soi-disant créations artistiques modernes.

À côté des plaisirs et ordinairement en vue des plaisirs, beaucoup ne voient dans la vie qu'un moyen d'amasser des richesses. Jamais peut-être la poursuite de l'argent ne fut aussi âpre et universelle qu'aujourd'hui : la richesse semble la félicité suprême, et tous les moyens sont bons pour l'atteindre. Si l'horizon se trouvait limité à la vie terrestre, cette conception, bien que peu élevée, pourrait se comprendre; mais l'homme est infiniment plus grand que le monde, et tous les trésors d'ici-bas ne sont pas à même d'assouvir sa soif de bonheur et ne valent pas le prix de son âme immortelle. La parole du divin Sauveur reste éternelle-

ment vraie : « *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua? Que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? ou que pourra-t-il donner en échange? (1) »*

Il est assurément juste que chacun puisse acquérir par son travail de quoi suffire à la vie; il est légitime de prévoir l'avenir et même d'aspirer à plus de bien-être, pourvu que les moyens soient honnêtes et que les intérêts supérieurs, individuels et sociaux, restent saufs; mais il ne se peut que la richesse devienne le but de l'existence et que tout soit subordonné à sa conquête.

Jouissances terrestres, abondance des biens matériels, voilà le seul idéal que le monde moderne paganisé offre à la pauvre humanité. Et vraiment, quand on croit avoir éteint les étoiles du ciel, quand on ne se laisse plus conduire par la lumière de la foi ni même par celle de la raison, quand on ne connaît d'autres guides, dans les ténèbres de la nuit, que les sens, les passions, l'instinct, il serait bien difficile d'envisager la vie autrement que comme une chasse aux plaisirs et à tout ce qui peut les procurer.

Nous croyons inutile, en effet, de parler d'un idéal que quelques-uns se proposent et qu'ils font consister ou dans la science et le perfectionnement intellectuel, ou dans la renommée et la gloire. Quelque noble que soit la science loyalement pratiquée, et quelque fragile éclat que donne la gloire, elles ne sont et ne seront jamais que le partage d'un petit nombre de privilégiés, et l'humanité serait bien à plaindre si l'aveugle nature lui avait assigné comme but final la réalisation d'un idéal inaccessible à la généralité des mortels.

Non, nos chers Frères, la destinée de l'homme ne consiste pas dans la poursuite et l'acquisition des biens caducs de ce monde; l'homme est plus grand que cet univers que nous voyons, que nous touchons; sa valeur essentielle dépasse tous les trésors de la terre, et les satisfactions que ceux-ci peuvent donner ne sont pas à la mesure de ses aspirations profondes. L'expérience en a été faite dans tous les temps et, à défaut d'autres raisons, cette douloureuse expérience, sans cesse renouvelée, devrait suffire pour ouvrir les yeux à tous ceux qui prétendent rendre les hommes heureux et la société meilleure par une conception païenne ou naturaliste de la vie.

Vouloir river l'homme à la terre et l'attacher aux biens sensibles, c'est enlever à son existence tout son prix et toute sa beauté. Il faut répéter alors la parole d'amertume que l'Écriture Sainte met sur les lèvres du vieux roi Salomon : « Vanité des vanités! tout est vanité. Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil? (2) » « C'est donc vanité, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, que d'amasser des richesses périssables et d'espérer en elles. Vanité également d'ambitionner les honneurs et de se hausser à un rang élevé. Vanité, de suivre les désirs de la chair et de rechercher ce qu'il faudra rigoureusement expier plus tard. Vanité, de souhaiter une vie longue et de ne pas se soucier d'une vie bonne. Vanité, de ne se préoccuper que de la vie présente et de ne pas prévoir celle qui suivra. Vanité enfin, de s'attacher aux choses qui passent si rapidement, et de ne pas se hâter vers la joie qui ne finit point. » Oui, tout est vanité, « excepté, ajoute le pieux auteur, aimer Dieu et le servir lui seul. Voici la suprême sagesse : par le mépris du monde tendre au royaume céleste (3). »

Valeur de la vie considérée du point de vue chrétien

C'est Dieu qui doit dominer notre existence, nos chers Frères. Il en est le commencement, Il en est la fin : sa pensée et son amour doivent la pénétrer tout entière. Lui seul donne le sens à notre vie; de Lui seul viennent toute sa valeur et toute sa noblesse; en Lui se trouvent sa récompense et sa plénitude.

(1) *Moralia*, I, IV, c. 30.

(2) *Homilia* 37 in *Evangelia*.

(3) *Prov.* XIV, 13.

(1) *MATTH.* XVI, 26.

(2) *EccL.* I, 2-3.

(3) *De Imitatione Christi*, I, I, c. I.

2 Pèlerinages de Printemps à LOURDES — le 8 avril et le 2^e avril 1928. —

Durée 8 ou 10 jours (sans parcours de nuit en chemin de fer) avec retour facultatif par Lisieux

Prix du pèlerinage (toutes les dépenses comprises, sauf les boissons) : en 1^{re} classe 1.825 fr. belges ; en 2^e classe 1.325 fr. belges ; en 3^e classe 1.010 fr. belges

Inscription et renseignements : M. EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MEX 147, BRUXELLES

Nous Lui appartenons, nous sommes en toute vérité son bien et son domaine; car Il nous a créés: « *Ipse fecit nos, et non ipsi nos*, c'est Lui qui nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes (1). » Notre point de départ est le néant: si la toute-puissance divine, par la création de notre âme unie à notre corps, ne nous avait appelés à la vie, nous n'aurions jamais existé, et si elle cessait un moment de nous soutenir, nous cesserions non seulement de vivre, mais d'exister; « *In ipso enim vivimus et movemur et sumus*, c'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être (2), » comme dit saint Paul.

Dieu nous a créés pour sa gloire: « *Universa propter semetipsum operatus est Deus*, tout ce qu'Il a fait, Il l'a fait pour lui-même (3). » Et il est de toute impossibilité qu'il en soit autrement, puisqu'il répugne à l'Être infini de placer sa fin en dehors de Lui. Quoi que nous fassions, nous servons et servirons à la manifestation extérieure de ses perfections, de sa toute-puissance, de sa miséricorde, de sa justice, de sa bonté infinies. Par notre essence même, nous nous trouvons inéluctablement orientés vers Dieu: nous pouvons méconnaître notre destinée; nous sommes libres de ne pas la poursuivre par nos actes; malgré nous, nous gravitons dans l'orbite divine, nous sommes impuissants à nous soustraire à la loi qui nous régit.

Ainsi donc, le vrai sens, la valeur unique de la vie consiste dans notre relation à Dieu.

Pour des chrétiens, comme vous l'êtes, ces vérités de foi ne souffrent aucun doute; vous en êtes convaincus, et vous devez remercier la Providence de vous avoir donné ces lumières qui projettent sur votre route terrestre une clarté si éblouissante.

La vie présente doit par conséquent être considérée comme la préparation de la vie future. Elle est un voyage vers une demeure définitive; elle est une attente et une espérance: si la créature, d'après saint Paul, a été assujettie ici-bas à la vanité, c'est dans l'espoir qu'elle sera un jour affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu (4). « Nous savons, en effet, dit encore l'Apôtre, que si la tente, où nous habitons sur la terre, vient à être détruite, nous avons dans le ciel une maison préparée par Dieu, une demeure éternelle, qui n'est pas faite de main d'homme. C'est pourquoi, nous gémissons, désirant revêtir notre demeure céleste, si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. Oui, nous qui sommes en cette tente, nous gémissons accablés, parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais revêtus (d'immortalité) par dessus (ce corps périssable), afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie. Or, celui qui nous a disposés à cela, c'est Dieu, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit (5). » Alors, nous verrons Dieu face à face, nous le connaissons aussi immédiatement qu'Il nous connaît (6); « nous serons semblables à Lui, parce que nous Le verrons tel qu'Il est (7), » et nous trouverons dans cette vision, qui dépasse tout ce que l'œil a vu, ce que l'oreille a entendu, ce qui est monté au cœur de l'homme (8), la fin à laquelle nous sommes destinés, notre béatitude, notre bonheur suprême et parfait.

Mais c'est à la condition que la vie d'ici-bas soit vraiment une préparation, et que la mort nous trouve revêtus de la grâce sanctifiante, de la charité et des autres vertus qui l'accompagnent.

Il importe donc, nos chers Frères, de vous préparer à ce grand passage, sans crainte, avec confiance, en vivant constamment dans l'amour de Dieu, accomplissant tous les devoirs qu'Il vous impose, usant des moyens de sanctification qu'Il met à votre disposition.

Pour les bons chrétiens, qui se disposent ainsi à la recevoir, la mort n'est pas un mystère, elle n'a rien de terrible, comme pour « les autres qui n'ont pas l'espérance (9). » Les âmes étroitement unies à Dieu l'accueillent même comme une amie longtemps attendue, la saluent avec joie. Beaucoup d'entre vous, nous en sommes certain, ont eu la consolation d'assister au spectacle profondément édifiant d'une mort vraiment chrétienne, et ils se sont dit alors que pour mourir dans le baiser du Seigneur,

selon la belle expression consacrée, il vaut bien la peine de se préparer par une vie sincèrement chrétienne. Devant une fin pareille, on est forcé de s'écrier avec saint Paul: « O mort, où est ta victoire? mort, où est ton aiguillon?... grâces soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre Seigneur Jésus-Christ... Ainsi, Frères bien aimés, — répétons-nous après l'Apôtre, — soyez fermes et inébranlables (dans votre foi, votre espérance et votre charité), vous dépensant sans cesse dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail en Lui n'est pas vain (1). »

* * *

Mais la vie présente n'est pas seulement précieuse en tant que préparation à la vie future, elle a une valeur réelle et incalculable en soi; nous croyons devoir attirer votre attention sur ce point.

Les adversaires de notre foi prétendent que, d'après la doctrine catholique, la vie terrestre ne compte pas, étant dirigée et ordonnée toute vers une vie meilleure par delà la tombe. Or, c'est là une grossière erreur; la doctrine catholique estime la vie en elle-même, la regarde comme le trésor le plus précieux, à condition, bien entendu, qu'elle soit comprise et menée comme elle doit l'être. Et il n'y a pas de contradiction en cela avec le point de vue développé plus haut: quand nous parlions, d'après l'Écriture Sainte, de la vanité de la vie, nous la considérons sans idéal supérieur, sans regard sur Dieu, confinée et emprisonnée dans les choses de la terre.

Oui, elle a une immense valeur, elle vaut d'être vécue, lorsqu'on la fait servir à aimer Dieu, à faire du bien au prochain, à se perfectionner sous tous les rapports.

Le culte, l'amour de Dieu est un bien inappréciable, indépendamment du mérite qui y est attaché et de la récompense qu'on en peut espérer: « *Mihi autem adherere Deo bonum est* (2). C'est en cela que consiste la glorification de Dieu, fin de la création, à laquelle tout homme est appelé à participer dès ici-bas. Aucun autre bien n'est comparable à celui-là, et un seul acte d'amour de Dieu dépasse tous les trésors de la terre. Aussi, saint Augustin a-t-il raison de dire que la sagesse de l'homme, c'est la piété, le culte et l'amour divin: « *Homini sapientia pietas est* (3). » C'est pourquoi, une vie tout entière consacrée au service de Dieu, comme celle des prêtres, des religieux et des religieuses, est la plus belle et la plus noble qui soit, parce qu'elle réalise sur terre, aussi parfaitement que possible, la destinée suprême de l'humanité.

De même la vie s'ennoblit par l'amour du prochain. Au sens chrétien du mot, cet amour est même compris dans l'amour de Dieu, dans la charité, reine des vertus, et participe à sa perfection. Ce n'est pas seulement en vue du mérite et de la couronne céleste qu'il faut estimer les actes charitables, tant recommandés par l'Évangile: avoir de la dilection pour nos semblables, surtout pour les pauvres et les malheureux, leur porter secours, les soutenir dans leurs difficultés matérielles, leur venir en aide dans leur détresse morale, d'un mot, pratiquer la charité, tout cela, d'après la doctrine catholique, — qu'on ne l'oublie pas — possède une valeur absolue, autrement idéale que la soi-disant « philanthropie » laïque et humanitaire; c'est la manifestation d'une fraternité fondée dans la réalité des choses, puisque nous sommes tous membres de la même famille, enfants de Dieu, rachetés par le sang de son Fils unique, Notre Seigneur Jésus-Christ, appelés à la même vie surnaturelle et à la même béatitude céleste.

Enfin, l'existence terrestre permet à l'homme et lui fait un devoir de travailler à sa perfection propre. Le Créateur lui a donné un corps admirablement organisé et une âme douée de facultés merveilleuses; il a reçu l'intelligence et la volonté, qui font de lui le roi de la création; mais il dépend de son application personnelle que ces richesses foncières se développent et produisent des fruits.

* * *

Vous connaissez, nos chers Frères, la célèbre parabole dans laquelle le divin Sauveur inclut à ses fidèles l'obligation de

(1) Ps. XCIX, 2.

(2) Act. Ap. XVII, 28.

(3) Prov. XVI, 4.

(4) Rom. VIII, 21.

(5) II Cor. V, 1-5.

(6) I Cor. XIII, 12.

(7) I. JOAN. III, 2.

(8) I. Cor. II, 9.

(9) I. Thess. IV, 13.

(1) I. Cor. XV, 55, 57, 58.

(2) Ps. LXXII, 28.

(3) Enchiridion II.

faire fructifier les talents que le maître leur a prêtés : ceux qui par leurs efforts multiplient leurs ressources, sont « des serviteurs bons et fidèles »; celui qui enfout son talent, est un serviteur « inutile, mauvais et paresseux (1) ». Ainsi donc, l'Évangile, loin de prêcher l'indolence et le mépris du labeur fécond, comme nos adversaires le prétendent, proclame la nécessité, pour tout homme, de faire honneur à ses obligations vis-à-vis de son souverain Maître, en travaillant au développement et au perfectionnement des trésors spirituels qu'il porte en lui.

Entendue de la sorte, comprise et pratiquée d'après le plan idéal du Créateur, la vie est sans doute quelque chose de très noble : en dépit de toutes les faiblesses de notre pauvre nature, elle réalise sur terre la glorification de Dieu, la fraternité entre les hommes, la perfection de la personnalité humaine. Elle est par conséquent digne de notre respect le plus profond; regardez-la comme le don le plus précieux que vous puissiez posséder; ne la gaspillez pas dans de vaines frivolités; elle n'a de prix que par votre travail et vos efforts, mais peut acquérir ainsi un prix incalculable.

Pour vous faire une idée adéquate de la valeur et du sens de la vie, il n'y a rien de tel, nos chers Frères, que de penser à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Dites-vous bien que la vie humaine, la nôtre, avec toutes ses infirmités, excepté le péché, a été vécue par Dieu lui-même. « Lui qui était dans la condition de Dieu, dit saint Paul... Il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et il fut reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui (2). » Si le Fils unique de Dieu, qui habite dans la gloire du Père, a bien voulu descendre sur terre pour vivre parmi les hommes et comme eux, il faut conclure que notre vie a une grandeur à nulle autre pareille. Bien plus, Il a daigné nous indiquer comment nous devons nous conduire; car Il a assumé la nature humaine, non seulement pour nous sauver, mais aussi pour nous montrer par son exemple le chemin du ciel.

Ayez constamment présent à l'esprit cet exemple divin; méditez tous les faits et tous les actes de sa vie, depuis sa naissance dans le dénuement le plus complet, jusqu'à sa mort dans l'ignominie du Calvaire. Vous verrez ainsi comment il faut vous comporter dans toutes les circonstances et tous les événements qui se présentent. Ce qui frappe en Lui, c'est le mépris des biens terrestres, l'amour de la pauvreté, l'acceptation des opprobres et des souffrances les plus atroces! Il a ennobli, sanctifié, divinisé ce qui régnait le plus à la nature humaine. Or, si nous voulons mener une vie chrétienne, nous devons nous efforcer de conformer notre vie à celle de Jésus-Christ. Nous devons donc accepter les épreuves que la Providence nous ménage, supporter courageusement la privation des biens temporels, accueillir les douleurs physiques et les peines morales qui sont le partage de tous les hommes, recevoir un jour avec résignation l'arrêt de notre mort.

De tout temps, il y a eu des âmes d'élite qui ont voulu faire plus que ce qui est strictement requis de tout chrétien. S'attachant de près aux pas du divin Maître, elles ont embrassé avec amour la pauvreté volontaire, elles ont recherché leurs délices dans les croix et les tribulations, elles « ont toujours, pour employer la parole de l'Apôtre, porté dans leur corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans leur corps (3) ». Grâce à Dieu, ces âmes héroïques ne manquent point à notre époque; jamais peut-être elles n'ont été aussi nombreuses que dans nos temps troublés. Cachées aux yeux des hommes, connues de Dieu, elles se rencontrent aussi bien dans le siècle que dans le cloître et dans le clergé; elles se sanctifient au sein d'une société dépravée et appellent, par leur vie de prière et de pénitence, la miséricorde de Dieu sur un monde qui ne cesse de provoquer sa justice.

Ames victimes, nous comptons sur vous! Nous vous louons et vous bénissons! Votre vie est précieuse plus qu'on ne peut le dire. Nous prions Dieu qu'Il daigne, par sa grâce, inspirer à beaucoup de cœurs généreux cette résolution de se donner, de se sacrifier pour le salut de leurs frères.

Et vous tous, chrétiens, montrez-vous dignes du nom glorieux que vous portez; souvenez-vous que vous avez reçu au baptême la vie surnaturelle; gardez-la par l'accomplissement fidèle de tous les commandements de Dieu et de l'Église; fortifiez-la par la réception fréquente des saints sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie; pratiquez le culte du Sacré-Cœur de Jésus; mettez-vous sous la protection maternelle de la douce Vierge Marie; et vous pouvez avoir l'assurance que votre vie sera méritoire et votre mort bénie.

† J. E. CARDINAL VAN ROEY.
Archevêque de Malines.

Le Retour d'Israël⁽¹⁾

I.

Il y a dans l'Épître aux Romains un extraordinaire chapitre qui devrait bouleverser le cœur de tout chrétien aujourd'hui tant l'approche des événements qu'il annonce s'y révèle imminente, tant les signes prédits, nous y éblouissent d'évidence.

Ce chapitre est le XI^e. Après avoir démontré qu'il n'y a plus de différence entre les Juifs et les Gentils maintenant que le même Christ est le Seigneur de tous, saint Paul en arrive au refus présent d'Israël de reconnaître son Sauveur.

Dieu l'aurait-il rejeté à jamais?

Non, proteste avec véhémence l'Apôtre. Dieu a donné trop de preuves de son amour à ce peuple « qu'il connaissait d'avance » pour l'abandonner. Il l'a élu à cause de ses pères; ses dons et sa vocation sont sans repentance. Au temps de l'apostasie d'Israël, comme Elie se plaignait de cette nation perverse qui tue ses prophètes et renverse ses autels, Jehovah lui répond qu'il s'est réprouvé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Ainsi, dans le temps présent a-t-il gardé un petit troupeau fidèle d'apôtres et de disciples; Paul lui-même n'est-il pas Israélite, de la race d'Abraham et de la tribu de Benjamin? Quant aux autres il est vrai que Dieu les a aveuglés pour un long temps; mais c'est que par un mystère de sa miséricorde il a voulu appeler les Gentils à leur place au Salut, et de manière que ce renversement d'élection excitât la jalousie d'Israël.

Mais que les Gentils n'en tirent nul orgueil! « Si tu te glorifies, dit l'Apôtre, saches que ce n'est pas toi qui portes la racine mais que c'est la racine qui te porte. Tu diras donc, les branches ont été retranchées afin que je fusse enté; cela est vrai; ils ont été retranchés à cause de leur incrédulité; et toi tu subsistes par la foi; garde-toi de pensées orgueilleuses, mais crains. Car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, crains qu'il ne t'épargne pas non plus. »

Et solennellement saint Paul annonce aux Romains que l'aveuglement a frappé en partie Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Église. Mais, alors, le peuple infidèle reviendra à son Dieu et tout Israël sera sauvé « *Et omnis Israël salvus fiet* » selon qu'il est écrit : « Il viendra de Sion celui qui délivrera Jacob et bannira de lui l'impiété ».

Ainsi ni les uns ni les autres n'auront à se prévaloir de leur élection, car de même que les Gentils ayant autrefois désobéi ont maintenant obtenu miséricorde, de même les Juifs, ayant désobéi pour permettre aux Gentils de recevoir à leur tour miséricorde, les Juifs la regagneront à la fin eux aussi. « Car Dieu, dit l'Apôtre, a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire miséricorde à tous. »

De cette façon, le monde verra qu'Israël ne doit pas plus son salut à ses œuvres que le Gentil, mais à la grâce seule, puisque l'un comme l'autre ayant désobéi, l'un comme l'autre est cepen-

(1) MATTH. XXV, 14-30.

(2) PHILIPP. II, 9-7.

(3) II Cor. IV, 10.

(1) Conférence prononcée à Bruxelles, à Liège et à Gand.

dant sauvé, tant la miséricorde de Dieu dépasse sa justice. « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé », dira ailleurs l'apôtre.

Sommes-nous arrivés à cette heure prédite par saint Paul? La masse des Gentils est-elle entrée dans l'Eglise maintenant qu'il n'est pas un coin de terre où l'Evangile ne soit prêché, maintenant qu'il y a une Eglise de Chine, une Eglise du Japon, qu'au Cameroun, au Congo, au Gabon, en Sénégal, une chrétienté noire s'éveille radieuse de promesses? L'heure est-elle venue où nous avons lieu de craindre, comme nous en menaçait l'Apôtre, que Dieu ne nous épargne pas plus, nous, les branches greffées sur l'olivier du Seigneur, qu'Israël les rameaux naturels de l'arbre élu? L'apostasie des nations prédite aussi par l'Apôtre, est-elle consommée. Tous les Etats de la chrétienté, hormis peut-être encore l'Espagne, ne reconnaissent plus officiellement la souveraineté de l'Homme des Ecritures, mais les seuls droits sataniques de l'Homme charnel. Est-ce Israël qui va nous sauver de l'abîme où nous glissons? et faut-il entendre qu'elle soit toute proche cette promesse de la fin des temps que nous lance l'Apôtre comme une dernière bouée dans l'universel naufrage: « Si leur rejet a été la réconciliation du monde que sera leur réintégration sinon une résurrection d'entre les morts? »

Tel est le problème que je voudrais examiner avec vous ce soir.

II.

Je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'il est bien peu de chrétiens qui aient jusqu'à ce jour nourri les pensées de saint Paul à l'égard d'Israël et désiré d'être anathème à cause de lui. En dépit des Papes qui ne cessaient de promulguer des édits pour protéger ses synagogues et excommunier ses persécuteurs, les chrétiens ont éprouvé depuis toujours à son endroit une aversion irréductible; et lorsqu'ils portaient pour la croisade ils ne trouvaient rien de mieux pour se préparer à délivrer le tombeau du Christ que de commencer par égorguer les Juifs qu'ils rencontraient sur leur chemin. L'exemple du moine Radulph excitant le peuple rhénan à un massacre général comme prémices à la seconde croisade, est resté mémorable ainsi que les remontrances indignées de saint Bernard; l'abbé de Clairvaux dut accourir sur les lieux pour arrêter cette façon plutôt musulmane de répandre la foi et renvoyer le moine fanatique à son couvent.

Dès que sévissait une épidémie, on accusait Israël d'empoisonner les rivières et les puits et la foule exaspérée se vengeait sur lui de ses maux. Certes le sang du Christ qu'il avait appelé sur lui au soir du Calvaire est bien retombé en pluie terrible au cours de son histoire. Le chrétien voyait en lui le peuple déicide, muré dans son refus, s'y repaissant, comme un damné, de haine envers tout le genre humain.

De vrai, pour qui n'envisage la mystérieuse question juive qu'avec les seules lumières naturelles, Israël apparaît le plus souvent comme un virulent ferment de dissolution. Toujours on retrouve, sinon sa trace, du moins son ombre énigmatique, furtive ou insolente, mais implacablement obstinée, à l'origine des persécutions et des hérésies, les *Actes des Apôtres* nous montrent avec quel acharnement ils poursuivirent l'Eglise naissante. « Les synagogues, disait encore de son temps Tertullien, sont les sources d'où découle la persécution. » Un essaim d'esclaves juifs bourdonnait autour de Néron et Poppée était à demi-juive. Julien dans sa lutte contre le Galiléen trouva en eux ses meilleurs auxiliaires. Les cabbalistes juifs eurent une grande part dans les hérésies manichéennes, albigeoises et cathares. Le Juif, Bernard Lazare, dans son livre sur l'*Antisémitisme, son Histoire, ses Causes*, reconnaît dans les juifs averroïstes les inspirateurs des humanistes païens de la Renaissance; de même au XVI^e siècle, il observe l'influence des rabbins hébraïques dans l'exégèse biblique du protestantisme. Les affinités d'Israël et des sociétés secrètes sont encore assez mal connues; mais sans nous livrer à des rapprochements difficilement contrôlables sur les origines de la France. Maçonnerie, il est deux faits patents: d'abord la couleur singulièrement juive des rites, des symboles et du vocabulaire d'initiation usité dans les Loges; ensuite le rôle tout-puissant qu'exerça sur la marche de la Révolution française la loge des *illuminés* ou *Martinistes* ainsi nommée du nom de son fondateur *Martinez Paschalis*, juif du rite portugais. Le socialisme international qui ravage toutes les organisations ouvrières et mine toutes les patries a pour prophètes et docteurs les deux Juifs Karl Marx et Lassalle. C'est au nom de Karl Marx que le bolchevisme s'est insurgé, et l'action du *Bund israélite* dans cette révolution est indéniable;

et si Lenine et Staline sont des Juifs slaves, Trotsky s'appelle Braunstein, Zinovief s'appelle Apfelbaum, Kameneff Rosenfeld, Radek, Sobelsohn. Le territorialisme hongrois a eu pour dictateur le Juif Bela Kúhn.

Bien des pages du Talmud enfin, bien des instructions rabbiniques, bien des actes de cruauté horribles perpétrés au fond des ghettos inclineraient à penser que nous sommes toujours pour le Juif l'Amalécite et Amorrhéen dont le sang répandu ne peut que flatter les napes de Jéovah. C'est ici le côté ténébreux de l'âme juive, je dirai plus, le côté satanique. « Vous avez le diable pour père, disait le Christ aux pharisiens. » Il serait vain d'en nier l'évidence. Mais il conviendrait aussi de ne pas voir l'âme d'Israël sous le seul signe du crime rituel et des hosties poignardées; ce serait aussi absurde que de juger le siècle de Louis XIV sous l'effrayant éclairage des messes noires de l'abbé Guibourg et de la Montespan...

Sans entrer dans le secret du problème, nous nous contenterons seulement de nous demander en toute humilité si cette oppression juive n'aurait pas été envoyée à la chrétienté en châtiment de ses propres prévarications et de ses reniements répétés comme Jéovah envoyait à Israël les armées pillardes de Sennachérib et de Salmanazar pour le punir de son idolâtrie, et si la meilleure stratégie pour nous en affranchir ne serait pas d'abjurer tout d'abord l'impunité de nos modernes législations et de reconnaître le Christ comme le seul maître souverain des Etats et des peuples.

Ce n'est sans doute pas un hasard si cette fortune prodigieuse des Juifs en Europe et particulièrement en France a coïncidé exactement avec la proclamation athée des Droits de l'Homme. A l'heure où la volonté du peuple supplante la grâce de Dieu sur les édits et les décrets de la Nation, le Juif, premier bénéficiaire de cette apostasie, se chargeait d'apprendre au chrétien ce qui allait lui en coûter de préférer au règne de la grâce la tyrannie de la nature, à l'amour du Christ, les convoitises de l'homme charnel.

Cependant le chrétien est bien loin d'opérer ce salutaire retour sur soi-même. En vrai pharisien il traîne le peuple adultère devant Jésus et ne pense qu'à le lapider.

Mais Jésus écrit des signes sur le sable...

* * *

Lorsqu'il vit ses bourreaux l'élever sur la croix entre deux voleurs, Jésus murmura: « Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font! ». On dirait vraiment que nous ne méditons jamais cette parole du Christ, la première pourtant des sept qu'Il prononça du haut du Calvaire. Or si le Christ demande à son Père de pardonner à ses bourreaux, c'est qu'il est sûr d'être exaucé; car le Père aime tout ce qu'il fait: « Le Père et moi nous sommes un ». « Nul ne vient au Père que par moi. »

Mais combien de chrétiens connaissent ce que le Christ entend par son Père et que le nom de ce Père est toujours Jéovah? Combien se rappellent que le Christ n'est venu sur la terre que pour manifester ce nom dans toute sa plénitude et nous permettre de le prononcer, ainsi que le dit le Talmud, tel qu'il est écrit?

Au temps de la *France juive* d'Edouard Drumont on put voir sur les murs de Paris, au témoignage de Léon Bloy, s'étaler une affiche où l'auteur était représenté en chevalier du Saint-Sépulchre foulant aux pieds Moïse! Cette haine toute charnelle pour le Juif ne diffère guère de celle des païens pour les adorateurs du Tétragramme, telle que nous la voyons exprimée dans les satires de Perse et de Juvénal. Elle ne peut que confirmer le Juif dans son aveuglement en lui persuadant que le Christ est venu détruire la loi de Moïse.

Or rien n'est plus contraire à l'enseignement du Christ. « Si vous croyiez Moïse répond le Christ aux Pharisiens, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi. Votre accusateur c'est Moïse. » « Abraham s'est réjoui de me voir, dira-t-il, encore. » « Je suis venu accomplir la Loi, non la détruire. » « Pas un iota ne sera enlevé de la Loi. » Et sur le Thabor le Christ s'entretient avec Moïse et Elie, c'est-à-dire la Loi et la Prophétie, tout l'Ancien Testament. Ensemble ils parlent de la Passion que doit souffrir le Fils de l'Homme et qui va dévoiler toutes les figures de l'Alliance. Et Pierre, c'est-à-dire l'Eglise, trouvant qu'il fait bon *ici*, y veut planter trois tentes, une pour le Christ, une pour Moïse, une pour Elie. Enfin, après la Cène dans la suprême oraison qu'on appelle la prière sacerdotale de Jésus, le Christ dit à son Père: « Tout ce qui est à moi est à vous et tout ce qui est à vous est à moi ».

Notre orgueil occidental aura beau s'insurger, elle est juive, la racine dont parle saint Paul, et elle porte tout l'arbre sur lequel nous fûmes entés; juif le Christ, juive sa mère, juifs les apôtres juifs Pierre et Paul, juifs les évangélistes, juif Etienne le premier martyr, juifs les dix mille premiers fidèles convertis par saint Pierre, juive la première église de Jérusalem et ses quatorze premiers évêques.

Pour un chrétien, il ne s'agit pas, dans la grande affaire du salut, de savoir si la religion du Christ doit être préférée à celle d'Israël, mais si la religion du Christ est la véritable religion d'Israël; si c'est l'Eglise ou la Synagogue qui continue l'adoration du Père et le Sacrifice de l'Agneau en esprit et en vérité, laquelle des deux donne au Nom Sacré le sens intime et plein que lui confèrent les prophéties, si enfin, ce sont saint Paul, saint Augustin, saint Jérôme, Bossuet, Pascal, Joseph de Maistre qui sont les vrais adorateurs du Dieu d'Abraham, ou Philon, Maïmonide, Jehuda ben Halévy, Spinoza, Darmsteter. Voilà tout le débat entre juifs et chrétiens, car il n'y a qu'une religion depuis le commencement du monde; cachée dans la Loi, et révélée dans le mystère du Christ. Il ne faut pas que les accidents historiques nous cachent l'immuable stabilité du Trône de Jéhovah et du Palais de sa Sagesse. *Veritas manebit in aeternum*. Rome n'a pas remplacé Jérusalem, c'est Jérusalem qui s'est transportée à Rome dans la personne de Pierre à qui le Messie avait remis les clés qui ouvrent et ferment. Ce n'est point César qui continue de régner dans la Ville Eternelle au nom de je ne sais quel syncrétisme qui aurait su corriger et adapter habilement à la mesure de l'Occident une folle rêverie orientale, c'est le Fils de David, le Lion de Juda, comme il est écrit sur la colonne de Néron, c'est l'Héritier annoncé par Jacob et qui devait subjuguier toutes les nations.

* * *

Ces vérités étaient profondément senties des Pères de l'Eglise; elles étaient très vivantes, encore au Moyen-Age. Sur un chapiteau de Vézelay on voit Isaïe verser dans un crible un sac de froment et saint Paul en recueillir la farine.

Quod Moyses velat, Christi doctrina revelat.

Tel était le grand thème d'inspiration de Suger et de Cluny que nos cathédrales allaient enseigner par toutes leurs pierres et tous leurs vitraux. A l'entrée des portails les Patriarches et les Prophètes se tiennent debout comme les héros de la vraie foi, les dépositaires des Mystères qui vont se célébrer dans le temple. A Chartres, à Reims, à Senlis, Melchisédech, Abraham, Moïse et Samuel nous accueillent les premiers.

Au XVII^e siècle, Pascal et Bossuet gardent l'intelligence de cette unité. Pascal considère les Prophéties et les Figures de l'Ancien Testament comme les pièces essentielles de son Apologie: « Jésus-Christ, dit-il, que les Deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre ». Et Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, ne voit qu'une religion unique depuis Adam et qui est la croyance en un seul Dieu et un seul Rédempteur. Tel est l'esprit dans lequel l'Eglise s'efforçait d'éclairer les Juifs, par des prédications comme celles qu'ordonnait Grégoire XIII en 1584 et par des controverses publiques comme le célèbre Congrès de Tortose où un rabbin converti, Jérôme de Sainte-Foi, disputait avec quatorze rabbins sur la venue du Messie. Saint Vincent Ferrier, le grand convertisseur de juifs, y assistait. Il y eut soixante-neuf séances. Douze rabbins, raconte la chronique, confessèrent leur défaite et demandèrent à recevoir le baptême. Plusieurs millions de juifs les imitèrent.

Mais aujourd'hui ces vérités sont très obscures. Il nous est arrivé en effet ce dont saint Paul nous menaçait. A nous enorgueillir contre notre racine, notre aveuglement est devenu pire que le leur. Nous avons fini par donner le pas aux fantaisies de notre raison sur l'Ecriture et la Tradition et à la doctrine du Verbe incarné, seule voie pour aller au Père de toute vérité et de toute vie nous avons substitué un vague déisme cartésien, ne comprenant plus l'objurgation prophétique de Pascal, durant sa nuit de feu: « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. » Aussi notre foi débile et honteuse languit-elle trop souvent dans un puéril moralisme sans aucune vertu contre les chimères du siècle qui la séduisent de toutes parts. Et nous sommes portés de même à réduire la religion d'Israël à un spiritualisme monothéiste dont la sèche abstraction différerait fort peu de l'im-

pératif catégorique de Kant. Je sais bien qu'il s'est trouvé des juifs pour le soutenir.

Mais il se trouve de même des chrétiens pour admettre que les droits de l'homme ne sont que la réalisation politique de l'Evangile. Il suffit cependant d'ouvrir l'Exode, le Deutéronome, le Lévitique ou les Prophètes pour voir combien le Dieu d'Israël est irrédécimable à toute interprétation rationaliste. Dieu parle à Israël comme à aucune autre nation, avec une majesté souverainement divine, une tendresse ineffablement humaine. Son amour est celui d'un époux pour son épouse et s'exprime dans les termes les plus hardis de la passion. Il a noué entre lui et son peuple une alliance non seulement dans l'esprit mais dans la chair que la circoncision confirme dès le commencement ainsi que le sang des victimes immolées en hostie de propitiation.

Israël est à jamais la chair de son Fils unique, et cela il ne peut l'oublier. « Ephraïme, s'écrie-t-il par la bouche de Jérémie (ch. 31), Ephraïme n'est-il pas mon fils chéri, l'enfant de mes délices? Aussi toutes les fois que je parlerai contre lui, j'aimerai encore me ressouvenir de lui. »

III

Il est essentiel pour un chrétien de se rappeler ces vérités oubliées s'il veut entrer dans le mystère annoncé dans l'Épître aux Romains.

Quand saint Paul affirme qu'Israël reviendra à son Epoux vers la fin des temps, il n'est que l'écho d'un immense concert de prophéties qui soutiennent et illustrent sa voix avec une richesse et une variété de timbres, une ampleur de rythme qui ravissent l'esprit.

« Pendant de longs jours, dit Osée, les enfants d'Israël demeurent sans roi et sans princes, sans sacrifice et sans autel, sans *ephod*, c'est-à-dire sans sacerdoce, et sans *téraphim*, c'est-à-dire sans foyer. Mais, ajoute Osée, après cela, les enfants d'Israël se convertiront et chercheront de nouveau Jéhovah leur Dieu et David leur roi; ils reviendront en tremblant vers Jéhovah et vers sa Bonté, à la fin des temps. A la fin des temps, vous comprendrez ces choses ».

Nous approchons sans doute de la fin des temps car nous commençons à comprendre ces choses: ces prophéties sont en partie accomplies. Il est un événement qu'elles annoncent sans se lasser, c'est le retour d'Israël en Terre-Sainte qui doit précéder leur conversion « Ecris, lisons-nous dans Jérémie au chapitre 39, écris dans un livre que voici venir des jours où je ramènerai et restaurerai mon peuple Israël et Juda et où je ferai revenir dans la terre que j'ai donnée à leurs pères; et ils la posséderont. Ne crains pas, mon serviteur Jacob et ne sois pas consterné car voici que je te délivrerai après un long temps toi-même, ta propre rage, de la terre de ta captivité. Alors Jacob se convertira; puis il se reposera et vivra en sécurité; et il n'y aura plus rien pour effrayer, parce que je suis avec toi; dit le Seigneur. » Ailleurs, il répète encore la promesse: « Le Seigneur les ramènera de l'Aquilon, des extrémités du monde; en pleurant de joie, traversant les mers, par les chemins les plus rapides... Écoutez la parole du Seigneur, nations, et annoncez aux îles éloignées: « Celui qui a dispersé Israël les rassemblera (31). » Il précise, il insiste et dit à Rachel de se consoler parce que ses fils reviendront, mais que cette espérance est pour son *dernier avenir*. » Ce n'est qu'alors, répète le Prophète, qu'ils reviendront dans leur pays. »

* * *

Comment reviendront-ils? Isaïe au ch. 66 et dernier nous montre les nations amenant Israël du milieu de tous les peuples, à Jérusalem, sur d'étranges véhicules dont le mot hébreu signifie littéralement *des fournaises rondes courant avec une très grande rapidité*, mot qui a fait le désespoir des commentateurs avant la découverte de la vapeur et du moteur à essence. Mais Osée n'avait-il pas dit: « A la fin des temps vous comprendrez ces choses? » Maintenant que trains et paquebots amènent du fond de l'Ukraine, de la Silésie et de la Roumanie, des milliers d'émigrants vers les plaines de Gaza, du Saron, de Jaffa et de Jezrael, à Tibériade et sur les bords du haut Jourdain, cette explication n'offre plus de difficultés, car c'est bien au temps où les chars de feu nous transportent avec une très grande vitesse, entre 1880 et 1900 que les Juifs sont venus fonder leurs premières colonies agricoles. Le concours d'Edmond de Rothschild et surtout du *Fonds National juif* (*Keren Kameyetz et Israel*) devaient dans la suite étendre considérablement ces entreprises. Mais ce furent surtout les doctrines sionistes de Pinsker et

Herzl qui donnèrent à ce mouvement une force d'expansion irrésistible.

Comme l'avait dit encore Isaïe, Jéhovah lui-même leur distribuait leur part et la divisait au cordeau.

Mais cela n'était pas encore assez explicite.

Baruch va nous dire comment politiquement et socialement devait s'accomplir le dernier Exode. « Ils sont sortis de chez toi, à pied, dit-il, emmenés par les ennemis; mais Dieu les ramènera, portés avec honneur comme des fils de roi. »

C'est en effet « avec honneur » que la Conférence de San Remo a incorporé au traité de paix avec la Turquie la déclaration de lord Balfour à lord Rothschild vice-président de la Fédération sioniste en Angleterre. « Le gouvernement de Sa Majesté, y est-il écrit, envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer national pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif. » Le 24 juillet 1922, la Société des Nations confirmait solennellement cette déclaration...

Ainsi ce retour qui semblait encore chimérique au temps où Théodore Herzl demandait vainement aux puissances de reconnaître, au nom du droit international, le rétablissement des Juifs en Palestine, nous le voyons accompli sous nos yeux. Il a fallu pour cela ni plus ni moins que l'écrasement de la Russie et de la Turquie alors puissantes et rivales en Terre-Sainte, et toutes deux, irréductiblement opposées au retour des Juifs. La reconnaissance d'Israël comme nation et son droit de vivre et de posséder la terre en Palestine est l'événement politique et social le plus considérable qui soit né de la guerre. Ce n'est plus en effet en intruses que les colonies juives s'installent en Judée et en Galilée, mais comme race autochtone, avec honneur, comme l'avait prophétisé Baruch. Israël revient sur la terre dont il avait été chassé depuis dix-neuf siècles. Phénomène unique dans l'histoire que ce retour comme est unique aussi le fait d'une race dispersée aux quatre coins du monde qui garde ainsi sa conscience nationale et se remet à parler sa langue, après une somnolence de près de deux mille ans. Car si nous en croyons M. Corcos, l'hébreu, là-bas, est jacassé aux fontaines par les commères, chanté par les nourrices aux enfants, rythmé par les poètes, hurlé par les portefaix.

Mais il fallait que les Ecritures s'accomplissent. Jéhovah avait dit par la bouche de Jérémie : « Si les hauteurs des Cieux peuvent être mesurées et si les profondeurs de la terre peuvent être observées alors aussi, moi je rejeterai toute la race d'Israël à cause de tout ce qu'ils ont fait ».

* * *

Quand les prophètes rapprochent, dans leurs figures, les hauteurs des cieux et les profondeurs de la terre, ils annoncent l'Incarnation. C'est ainsi qu'Isaïe s'écrie que le ciel donnera sa rosée et que la terre germera son Sauveur quand il annonce l'Emmanuel; c'est la hauteur et la profondeur du Mystère du Christ dont parle saint Paul. C'est comme si Jérémie disait : « Si la raison humaine peut sonder les abîmes de ma miséricorde et comprendre la réconciliation du ciel et de la terre dans le sang de mon Fils unique, alors je traiterai Israël selon ses œuvres. Mais ce rachat que je veux faire d'eux ne tombe pas sous les mesures de l'homme. Il tient à ma propre gloire. Il ne faut pas que Satan puisse se targuer d'avoir maintenu dans son refus jusqu'à la fin la chair même de mon Fils et de sa Mère. » C'est pourquoi nous voyons dans Ezéchiel qu'une seule pensée le guide dans l'accomplissement de ce mystère de la réprobation et de la réconciliation d'Israël : la gloire de Son Nom, la Lumière de son Essence, c'est-à-dire le Verbe incarné, le Christ lui-même que saint Paul, nourri des traditions de la Synagogue aux pieds de Gamaliel appelle « le Seigneur de la Gloire, Col. I-II, 8. » Ce n'est pas à cause de vous que j'agis, ainsi enfants d'Israël lisons-nous dans Ezéchiel (chap. XXXVI, 22, 23, 24), mais à cause de la sainteté de mon Nom que vous profanez parmi les nations où vous allez (21). C'est pourquoi je me sanctifierai en vous à leurs yeux pour que les nations sachent que je suis le Seigneur. Je vous retirerai d'entre les nations et je vous ramènerai sur votre terre. Les nations verront alors que c'est à cause de son iniquité que la Maison d'Israël a été menée en exil (chap. XXXIX, 23)... C'est en raison de leurs souillures que je leur ai caché ma face... Mais quand je les aurai ramenés et que je me serai sanctifié en eux aux yeux de beaucoup de nations, je ne leur cacherai plus ma face. Parce que j'aurai répandu mon esprit sur la maison d'Israël. »

Pour accomplir ce grand dessein Dieu laissera les nations s'abandonner à leurs déliries impies et renverser leurs princes et leurs rois. « Dieu, dit encore Baruch, commandera que toute haute montagne soit abaissée ainsi que les antiques collines et que les vallées soient remplies, de manière à égaliser la terre afin qu'Israël marche en sécurité pour la gloire de Dieu.

Il fallait, en effet, pour qu'Israël revive avec honneur parmi les nations que la Révolution ait jeté bas les antiques valeurs d'autorité, que la démocratie ait égalisé la terre; alors seulement Israël pouvait revenir en Terre-Sainte sans rencontrer sur son chemin un Philippe-le-Bel ou un Ferdinand-le-Catholique.

IV.

Mais, nous dira-t-on, l'esprit du Sionisme jusqu'à présent ne manifeste guère un accent religieux, il se déclare exclusivement national, et s'il avait une doctrine politique, elle serait plutôt inspirée du matérialisme économique de Marx. C'est manifeste. Mais nous savons aussi que Dieu — et c'est là sa vengeance — se plaît à faire préparer son triomphe par ceux qui l'ignorent ou le persécutent.

Car tout, encore une fois, s'accomplit pour son Fils.

Notre grand Péguy l'a chanté souverainement :

*C'était lui qui marchait derrière le Romain,
Derrière le préfet, derrière la cohorte;
C'était lui qui passait par cette haute porte.
Il était le Seigneur d'hier et de demain.*

Oui, de même que la paix romaine prépara les routes où devait passer l'Evangile de Jésus-Christ, ainsi dans cette histoire fantastique du mandat palestinien, Dieu laisse croire à l'Angleterre qu'elle n'est là que pour surveiller la route des Indes, à la France qu'elle ne dédaigne ses droits historiques que pour humilier et affaiblir l'Eglise, à Israël lui-même qu'il dominera plus aisément les nations en étant le péager inévitable entre l'Asie renaissante et l'Europe épuisée, alors que tous ne font cela que pour accomplir les Ecritures, exécuter l'ordre de l'Eternel qui avait dit par la bouche de Zacharie : « *Siblabo eis...* je les sifflerai et les rassemblerai — pour les racheter ».

Dans sa fameuse vision des ossements Ezéchiel a signalé nettement cette restauration d'abord purement matérielle qui doit précéder le réveil spirituel d'Israël.

Un jour le Seigneur l'emporte en esprit et le dépose au milieu d'un champ rempli d'ossements et lui dit : « Prophétise sur ces os » et comme il le fait il entend un immense roulement parmi les ossements qui se rapprochent les uns des autres, se replacent et se resondent dans leur ordre naturel; des nerfs se tissent sur ces os; des chairs les recouvrent et la peau les revêt, redonnant à cette poussière l'aspect de corps d'hommes. Mais, dit le prophète « L'Esprit n'était pas encore sur eux » et ils restent comme des morts. Alors le Seigneur dit au Prophète : « Fils de l'homme, prophétise une seconde fois, et dis à l'Esprit : « Venez des quatre vents et soufflez sur ces morts afin qu'ils revivent! » Ezéchiel prophétise une seconde fois et il voit l'esprit entrer dans ces os; et une armée innombrable se lève sur ses pieds. (Ezéch. 37.) Et le Seigneur dit à Ezéchiel : « Fils de l'homme, ces os, c'est toute la maison d'Israël ».

Ainsi lorsque l'Assemblée constituante, dans cette mémorable journée du 27 septembre 1791 conféra aux Juifs les droits de citoyens actifs, un premier roulement se fit parmi les os dispersés d'Israël; ensuite lorsque Napoléon entreprit de réorganiser leur culte en convoquant le Sanhédrin, les nerfs coururent au long du squelette. Mais ce n'était pas encore l'Esprit qui entrait en eux, car Napoléon n'avait pas le pouvoir de ressusciter l'âme d'Israël; le sacerdoce d'Aaron n'était plus, les généalogies détruites entièrement lors de l'incendie du Temple rendaient impossible l'identification des tribus; les sacrifices ne pouvaient plus avoir lieu; et sans le Temple, sans les sacrifices et sans le sacerdoce, sans la connaissance de la race de Juda où devait naître le Messie, la religion juive est morte. Napoléon ne pouvait réunir que des rabbins, c'est-à-dire des scribes qui n'ont aucune autorité sacerdotale; c'est en vain aussi que le Sionisme a recouvert de chair ces nerfs et ces os, que la langue hébraïque se réveille, que l'Université de Jérusalem est bâtie sur douze pierres, figurant les douze tribus, que la terre de Sion refléurit, qu'industries, écoles, hôpitaux

s'édifient au milieu des vignes et des plantations d'orangers conquises sur des dunes de sable et des terrains rocaillieux; tout cela n'est encore que de la chair et du sang, l'Esprit n'a pas encore soufflé qui doit mettre debout leur armée innombrable.

Cependant certains indices nous permettent d'espérer qu'elle approche cette heure où pour la seconde fois Jéhovah visitera Israël pour le reprendre à jamais. Ce n'est encore que la petite nuée de la grandeur et de la paume de la main qu'Elie voyait venir du Mont Carmel, cette nuée qui devait envahir tout le ciel et faire tomber sa vaste pluie bienfaisante sur la terre desséchée. Mais elle monte de la mer, la nuée de la grâce promise à Zacharie lorsque Jéhovah lui disait : « En ce jour-là, je m'appliquerai à détruire tous les peuples qui viendront contre Jérusalem, et je répandrai sur la maison de David et sur ses habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplication, et ils tourneront les yeux vers moi qu'ils ont percé... Ils feront le deuil sur lui comme on fait le deuil sur un fils unique... Et quand on lui dira « qu'est-ce que ces bles- » sures à tes mains? » il répondra « j'ai reçu des coups dans la » maison de mes amis. » (Chap. XII.) Il est écrit dans le *Zohar* que lorsque le jour arrivera où le Messie montrera sa lumière à Israël, il la lui découvrira petit à petit; et Israël demandera en voyant progresser cette lumière : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève? ». Quand la lumière grandira davantage il ajoutera : « Qui est belle comme la lune... » et quand elle grandira encore il dira : « Eclatante comme le soleil... » et quand elle arrivera à son comble il dira : « Terrible comme une armée rangée en bataille. » (*Zohar*, I, 170.)

Nous en sommes aux jours où Israël voit se lever sa lumière, belle comme la lune.

V

Pendant qu'Hérode occupait le devant de la scène avec ses amitiés romaines, ses grandes constructions dont le Temple était le chef-d'œuvre, pendant que les Pharisiens se durcissaient dans la lettre de la loi, et que les Sadducéens la corrompaient, que les Asonéens prévaricateurs gouvernaient le Temple et continuaient les simonies qui leur avaient valu les terribles malédictions de Zacharie, d'Aggée et de Malachie, une humble enfant, dans une petite chambre galiléenne, allait changer la face du monde en acceptant d'être la servante du Seigneur. Ainsi, depuis les premières années du XIX^e siècle, pendant que le Juif d'argent draine les richesses de l'univers, que le Juif de révolution dissout les Etats à la flamme de son messianisme d'Anti-Christ, un mystérieux travail spirituel s'accomplit lentement, par en dessous, dans les profondeurs de l'âme d'Israël. Il y aurait à écrire un envers de la *France juive*, qui surprendrait bien des esprits. En effet, si en Russie, en Angleterre, en Allemagne, ce mouvement se manifeste aussi, c'est en France et, en particulier en Alsace, que les conversions les plus décisives pour l'avenir d'Israël devaient éclater.

En 1822, vivait à Strasbourg, un Juif d'une des familles les plus riches et les plus considérées de la ville; il était par sa mère — chose singulière — le petit-fils du fameux Théodore Cerfbeer, qui avait tant fait à la fin du XVIII^e siècle pour l'émancipation de ses coreligionnaires. Le grand-père maternel avait été l'instigateur de la résurrection civile de la race, prophétisée par Ezéchiel; Théodore Ratisbonne allait être celui de la résurrection spirituelle. On connaît son histoire. Après une période d'hésitations et d'inquiétudes, l'influence intellectuelle du futur abbé Bautier allait l'agenouiller devant l'autel de son Dieu enfin reconnu. Le 14 avril 1827, un samedi-saint, il recevait le baptême. Son père ne voulut jamais le revoir, mais Marie-Théodore Ratisbonne aimait désormais Jésus-Christ plus que tout au monde. Le 6 janvier 1831, en la fête de l'Epiphanie, il était ordonné prêtre; l'abbé Desgenette, le célèbre curé de Notre-Dame des Victoires, l'appela comme auxiliaire à l'Archi-confrérie de prières, fondée en 1836. Ratisbonne aimait à se nommer l'aumônier de la Reine; et déjà cette Reine de Sion inspirait à son cœur le zèle du salut des Juifs; déjà, à l'Archi-confrérie, on priait pour leur conversion : « Il y a près de vingt ans que je prie, disait-il vers 1840 à son ami l'abbé Goschler, autre Israélite converti; je n'ai rien obtenu et c'est pourquoi j'espère encore. »

Le 20 janvier 1842, son frère Alphonse allait être soudainement converti à Rome, dans l'église Saint-André *della Frate*, par l'apparition de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse. « Je l'ai vue, a-t-il raconté. Elle ne m'a point parlé mais j'ai tout compris. » Dès les débuts de sa conversion, il s'associe à son frère dans cette tâche apostolique que la Vierge d'Israël leur demande; ce sont eux qui doivent hâter l'accomplissement des derniers versets du *Magnificat* : « Il a pris dans ses bras Israël, son enfant, se souvenant de sa miséricorde. Ainsi qu'il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour les siècles des siècles. » « Allez d'abord aux brebis perdues de la maison d'Israël », avait prescrit le Christ à ses apôtres au début de leur mission; les frères Ratisbonne allaient la recommencer, avec l'approbation solennelle de Grégoire XVI. Le Souverain Pontife avait lui-même rappelé l'ordre du Christ en les bénissant et les serrant sur son cœur, posant longuement ses deux mains sur la tête de Théodore pour lui infuser les grâces spéciales de sa vocation. En 1851, Pie IX confirmera leur mission : « Je ne puis pas et ne veux pas dire les choses graves qu'il m'a dites. », a déclaré Théodore Ratisbonne. Les deux frères fondèrent alors la Congrégation de Notre-Dame de Sion pour la conversion d'Israël. Chaque matin, à la messe, quand l'hostie s'élève, la prière du Christ force les portes du Ciel : « Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font! »

Presque à la même époque, et de Strasbourg également, Jacob Libermann, fils de rabbin et élevé dans la haine du nom chrétien, allait peu de temps après son frère aîné, demander le baptême, et, sous le nom de François-Marie-Paul Libermann devenir le fondateur de la *Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie*, particulièrement vouée à l'évangélisation des noirs, et qui accomplit un apostolat de plus en plus fécond à l'île Maurice, au Cameroun, au Gabon et au Sénégal. Le Père Libermann est le premier Israélite converti qui, depuis la ruine du Temple, ait été déclaré vénérable par la Sacrée-Congrégation des rites.

* * *

Au mouvement de prières et d'œuvres se joignait en même temps un réveil de la pensée juive des plus importants. Toujours à Strasbourg, le rabbin Drach, fils lui-même de rabbin, instruit dès son enfance dans la langue hébraïque, ayant pris tous ses grades dans les écoles talmudiques, avait entrepris une traduction en hébreu de la version des Septante du Pentateuque. La lecture de ce texte, plus ancien que les versions hébraïques, que nous possédons, lui découvrit que les prophéties « ne formaient, selon son expression, qu'un grand cercle de circonférence de 4,000 ans dont tous les rayons aboutissaient au centre commun qui n'est et ne saurait être que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le rédempteur des enfants d'Adam déchû depuis le péché de leur père. » Il reçut le baptême en 1821, six ans avant Ratisbonne. Après avoir témoigné de sa foi dans ses *Lettres d'un rabbin converti*, il publia son savant ouvrage de *l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue ou Perpétuité et Catholicité de la Religion chrétienne*; il y démontrait d'une manière éclatante, par des textes tirés des parties les plus anciennes du Talmud et de la Cabbale, l'intime concordance de la Tradition juive et chrétienne concernant la Trinité et le Mystère du Messie rédempteur. Cet ouvrage aujourd'hui introuvable est sans prix à cause des immenses richesses d'érudition et d'exégèse qu'il renferme. Drach a accompli pour les Traditions mystiques de l'Eglise la même œuvre que Durand de Meude, a édifiée dans son *Rational des divins Offices*, pour les traditions liturgiques.

A la suite de Drach, les frères Lehmann, juifs convertis du diocèse de Lyon, tous deux prêtres, cherchèrent infatigablement à dévoiler à leurs frères les promesses qui leurs sont gardées en dépit de leur endurcissement. Les livres d'Augustin surtout, *l'Idée messianique dans la religion d'Israël*, la *Valeur de l'Assemblée qui condamna Jésus*, *l'Entrée des Juifs dans la Société française*, le *Sceptre de Judas*, ouvrages que gâte malheureusement un accent déclamatoire, ouvrent des perspectives d'une profondeur singulière et trop peu connues de notre temps. Mais cet apostolat de la plume ne suffisait pas aux frères Lehmann. Ils résolurent d'aller en pèlerins à Rome, porter au Concile du Vatican une supplique en faveur de la cause des restes d'Israël. Ils demandaient aux Pères de l'Assemblée Œcuménique de hâter l'effort missionnaire à l'égard des juifs :

« Daignez, nous vous en supplions, les prévenir dans votre affection

paternelle, en leur adressant du sein de votre auguste assemblée un appel plein de tendresse. »

Cet événement est une date dans l'histoire d'Israël comme celle de l'apparition de la Vierge à Alphonse Ratisbonne.

Pie IX ouvrit tout grands les bras aux frères Lehmann. N'était-ce pas lui qui en avril 1848, dans la nuit du Samedi-Saint, avait fait abattre les portes du Ghetto de Rome? et qui, dans l'affaire Mortaro montra le prix qu'il attachait à l'âme d'un enfant juif? Il dit à son camerier de remettre de sa part la supplique au secrétaire du Concile. Elle fut couverte de 510 signatures épiscopales de toutes les régions du globe.

La Commission l'accepta à l'unanimité. Mgr Guibert, alors archevêque de Tours, avait tenu à honneur de s'en faire l'avocat. Les divergences qui se manifestèrent au sein du Concile lors de la discussion sur l'Infaillibilité amenèrent le Saint-Siège à écarter toute question étrangère lors de la définition du dogme, afin que l'importance de celle-ci apparut aux yeux de tous. L'introduction de la supplique fut reportée à la session où devait se traiter le schéma des Missions. La guerre entre la Prusse et la France vint interrompre les travaux du Concile. Mais l'élan était donné; la cause d'Israël n'allait cesser de voir grossir l'armée de ses prosélytes. L'œuvre de N.-D. de Sion, d'abord très restreinte a vu tout d'un coup s'élargir prodigieusement son action par la création à Paris en 1905 de l'*Archiconfrérie de prières pour Israël*. En 1922, elle comptait 814,500 adhérents affiliés de toutes les parties du monde.

Rien n'est émouvant comme de lire le bulletin trimestriel qu'envoie cette association à tous ses membres. On y relate de touchantes et incessantes conversions parmi les humbles comme parmi les savants/sous toutes les latitudes; elles sont obtenues la plupart du temps surtout par les neuvaines de messes offertes à ces intentions en union avec le Sanctuaire de la basilique de l'*Eccle Homo* de Jérusalem, siège de l'œuvre. La Prière, le sacrifice, sont les armes vigilantes dont les religieux, les prêtres, les laïcs, assiégent l'Esprit-Saint pour qu'il ouvre, ainsi qu'il l'a promis, les yeux au peuple aveugle. Jacob lutte avec Dieu jusqu'à l'aurore; il veut que Dieu lui donne son nom, son nom de Miséricorde. Il veille, il souffre, il lutte jusqu'à l'aurore pour désarmer la Justice de son divin adversaire, cependant qu'Essaï s'avance le cœur plein de haine encore mais qui bientôt va lui ouvrir les bras.

Travaillant étroitement avec cette Association, les *Amis d'Israël* ont été fondés en 1925 à Rome par le P. van Asseldonck et avec la collaboration très active de M^{lle} Van Leert; cette œuvre s'emploie à faire naître chez les catholiques et en particulier chez les prêtres par un apostolat incessant, l'amour et l'intelligence du mystère d'Israël et à manifester ces sentiments aux Juifs. De fondation un peu plus ancienne, et d'un zèle infatigable, le *Catholic Guild* de Londres se prodigue en conférences, en instructions catéchistiques qu'il tient partout, dans les jardins, les salles de réunion publique, et jusque dans les ghettos.

L'Eglise n'a pas manqué non plus par la voix de son Chef visible de témoigner sa sollicitude pour cette cause qui lui est chère entre toutes. A la fin de l'année jubilaire, elle prescrivait à la catholicité tout entière de supplier le Cœur Sacré de Jésus « qu'il fit descendre en baptême de vie et de rédemption sur le peuple qui fut son préféré le sang qu'autrefois il appela sur sa tête ». C'était la première fois que d'une façon solennelle et explicite toute la Sainte Eglise adressait ainsi à Dieu une prière aussi pressante, en dehors de l'oraison du Vendredi-Saint. Enfin, tout ce mois de février, selon les prescriptions du Pape, l'intention générale de l'Apostolat de la Prière est la Conversion des Juifs; et tous les matins dans toutes les parties du monde des milliers d'enfants offrent les prières, les œuvres et les souffrances de chaque journée pour le salut d'Israël.

VI

Mais c'est au sein même du judaïsme que s'opère une transformation qui n'aurait sans doute jamais eu lieu si les portes des Ghettos n'étaient pas tombées devant Israël. Appelés par les Droits de l'Homme à entrer dans la société moderne aux mêmes titres et avec les mêmes licences que les autres citoyens, l'air du dehors a été fatal aux préceptes étroits de son pharisaïsme à peu près impossible à observer en dehors de la communauté juive; le scepticisme et le matérialisme qu'il respirait dans les

écoles, les académies et les salons ne contribuaient pas moins à dissoudre la lettre de la loi.

Selon le proverbe provençal dont on ne se lasse pas de vérifier l'exactitude, le diable ici a porté pierre. La haie compacte du Talmud élevée par les rabbins s'est peu à peu éclaircie sous les coups de la critique et de l'exégèse libérales, et par ces ouvertures sont sortis en même temps bien des préjugés haineux contre le christianisme.

Nul n'ignore que les anciennes éditions du Talmud renfermaient d'abominables blasphèmes contre le Christ et sa très Sainte-Mère; ils soulevèrent une telle indignation chez les hébraïsants chrétiens que le synode de Pologne en 1631 en ordonna la suppression, interdisant sous peine d'excommunication d'en rien laisser subsister dans les éditions futures soit de la *Mischna* soit de la *Ghemara*; ces passages seraient laissés en blanc et l'on mettrait à la place un petit cercle. Les rabbins ne les transmettaient à leurs disciples que de vive voix. Aujourd'hui il en est tout autrement. Le docteur Klausner, de l'Université hébraïque de Jérusalem, publie des livres où la personne du Christ, l'importance de sa mission spirituelle, sont envisagées avec une grande liberté. A New-York, au Carnegie Hall, devant 3,000 juifs, le docteur Stepphn Wize, président du Comité sioniste d'Amérique, déclare que Jésus n'est pas un mythe comme l'a imaginé l'allemand Strauss, mais un homme dont l'historicité est indéniable et qui fut le plus illustre de la race juive; les juifs doivent être fiers de la doctrine qu'il a donnée au monde. Le rabbin américain Enelow, dans son ouvrage : *Une œuvre juive sur Jésus*, publiée en 1920, replace Jésus dans son milieu ethnique et écrit ces paroles remarquables : « Jésus servira quelque jour de lien entre Juifs et Chrétiens. » A son tour Edmond Fleg, le très attachant auteur de *l'Enfant prophète* et du *Juif du Pape* témoigne que « Jésus a réalisé l'idéal juif tel surtout que les Esséniens le concevaient. Aussi n'est-il pas surprenant que certaines synagogues libérales tendent à le compter au nombre des prophètes d'Israël. »

Oui, c'est à Jésus, selon la prophétique parole du rabbin Enelow, que Juifs et Chrétiens, à la lumière de leurs Ecritures, doivent se rencontrer. Rencontre préparée par la Providence, pour les uns comme pour les autres, car nous aussi, chrétiens d'Occident, ennemis par le rationalisme, nous aurons tout à gagner pour notre foi à redevenir de véritables Israélites comme Nathanaël (La réconciliation des Juifs sera pour nous, Gentils, a dit saint Paul, une véritable résurrection). Nous aurons tout à regagner, à réétudier cette Loi éternelle de Jéhovah notre Père, que le Christ est venu manifester au monde et dont il a dit que pas un iota ne serait enlevé : cette Loi, qu'en dehors du Verbe incarné, personne ne peut entendre ni suivre en esprit et en vérité, car comme il le disait : « Nul ne vient au Père que par moi. »

Puissions-nous, à la lumière de nos Ecritures, comprendre bientôt qu'il ne s'agit pas de nous heurter secte à secte avec Israël, mais d'être unis dans le Christ, Lumière de révélation pour les Gentils et gloire de son peuple Israël, comme nous le chantons chaque soir, à Complies : *Lumen ad revelationem Gentium et gloriam plebis tue Israël*.

Alors, l'heure splendide sera venue, annoncée par tant de prophètes, et que Lacordaire évoquait, en 1840, sous les voûtes de Notre-Dame dans sa conférence sur l'Ecriture, lorsqu'il s'écriait : « Après que, dans la mêlée des nations, tous les enseignements auront subi l'épreuve du feu et que les religions intermédiaires auront succombé, il ne subsistera en face l'un de l'autre que la vérité totale et l'erreur totale, le christianisme et l'athéisme, Dieu seul et l'homme seul. Alors aucune image ne s'interposant plus entre les deux peuples choisis, entre le Juif et le Chrétien, entre le peuple du passé et le peuple de l'avenir, ils s'apercevront des extrémités de l'univers; ils se regarderont fixement et, s'étant reconnus, ils se mettront en marche, comme deux géants, pour s'embrasser. »

Robert VALLERY-RADOT.

Les constitutions morbides en pathologie mentale La schizothymie

M. Pierre Mauriac a décrit ici-même les régions limitrophes de la médecine et a montré leur puissant incérêt pour celui qui ne s'attache pas uniquement au côté pratique de notre profession. Suivons le chemin frayé, et lisons à travers le prisme médical un des premiers livres de Jacques de Lacretelle : *La vie inquiète de Jean Hermelin*.

Le héros du roman est un enfant tendre, délicat, enclin à la rêverie. Les premiers contacts avec l'existence ont été rudes à sa sensibilité amentuée, si bien que l'univers lui inspire une horreur profonde, et qu'il se réfugie dans le rêve. Il se crée à lui-même un monde imaginaire qu'il préfère à la vie réelle. Entre ses compagnons et lui, un fossé est creusé, profond. Il rêve sans cesse de l'amour mais il le fuit comme étant trop grossier. Lorsqu'enfin, il aime et que son amour est partagé, il demande, par un geste qui peut paraître inexplicable, à partir au front, où il se fait tuer.

Au fond, Jean Hermelin représente le type parfait d'une des grandes constitutions mentales, et il suffit d'étudier les traits de son psychisme pour comprendre ce qu'est la schizothymie. La vie lui est apparue comme trop lourde pour ses frêles épaules : « *Je décourrais, dit-il, que certains actes humains étaient mal fondés et abusifs. J'en étais atterré. Et ce qui me confondait plus encore, c'était l'inintelligence réciproque des êtres.* » Pourtant, cette inintelligence des êtres est moins marquée qu'il ne le croit. Elle lui apparaît telle parce que, malgré sa sensibilité, il n'a pas les antennes nécessaires pour entrer en contact avec autrui. Il a une *inexpérience totale non seulement de l'amitié mais aussi du moindre commerce avec d'autres que ses parents*. Traduisons en langage psychiatrique et nous dirons avec Bleuler qu'entre Hermelin et son entourage il n'y a pas de « contact affectif ».

Rebuté par la réalité, il se réfugie, disions-nous, dans le rêve. Déjà, dans sa prime enfance il attendait avec impatience la nuit et l'univers irréal où les ténèbres allaient l'introduire. Plus tard, il lit : *A onze ans, ma tête était pleine du souvenir de mes lectures, et ces souvenirs, s'ils ne me fermaient pas encore à la nature et au vrai, étaient assez prépondérants pour s'y mêler. Dans la solitude, dans la disette de distractions où je vivais, devant l'aridité du réel, ils me secouraient de l'ennui par leur variété et leur désordre.* Jean Hermelin s'intériorise donc : il oublie la vie réelle pour rester en contact avec ses rêves et ses souvenirs. Ce détachement de la réalité accompagné d'une prédominance de la vie intérieure, c'est l'autisme dont Bleuler a bien précisé les caractéristiques. Il y a lieu de distinguer la pensée réaliste qui est déterminée par les exigences de la réalité et cherche à atteindre le maximum de valeur pragmatique, et la pensée autiste qui se détache de la vie réelle. La première est dirigée par le raisonnement, régie par le principe de causalité, tandis que la logique de la seconde est d'ordre affectif. Comme dans un conte de fées, tout ce qui est conforme à ses sentiments et désirs devient aussitôt possible, réalisable, voire réel (Kretschmer). De cette logique purement effective, Jacques de Lacretelle en donne un heureux exemple quand il fait dire à son héros : *Je ne comprenais pas toujours ce que je lisais et même je crois que j'avais été à l'origine plus sensible au prestige des mots qu'à l'idée même, car comment expliquer cette prédilection comme instinctive pour certains termes dont je débrouillais à peine ou point du tout le sens ? Tels par exemple : mélancolie, langueur, volupté. Ces mots, et bien d'autres, je les répétais*

sans cesse en moi-même parce que l'harmonie de leurs syllabes me caressait.

Rappelons en passant que M. Henri Brémond dans sa « Poésie pure » explique par le même processus le charme du fameux vers de Racine :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

* * *

Autisme et perte du contact affectif constituent les deux aspects du trouble fondamental de la schizothymie, ce que Minkowski appelle : l'absence du contact vital avec la réalité. Le schizothyme ne présente aucune dépréciation intellectuelle, affective ou morale. Des pierres de son édifice psychique, aucune ne fait défaut : ce qui manque est en dehors, c'est le tenon qui les rattache.

Que l'autisme s'accroisse et l'individu devient morbidement froid, distant, inaccessible : ce n'est plus un schizothyme, il a atteint l'étage supérieur, celui de la schizoïdie. Lorsqu'enfin le détachement du réel est absolu, nous avons affaire à un malade incurable, un schizophrène, ou, comme on disait jadis, un dément précoce.

Pourtant, si la schizothymie, grâce à la notion du contact vital avec la réalité, représente une classe de sujets d'une unité incontestable, les membres de cette catégorie peuvent être très différents. Kretschmer les distingue d'après leur degré de sensibilité en hypéresthésiques ou sensibles, et anesthésiques ou froids. Il existe d'ailleurs entre ces deux pôles une série de zones de transition et la proportion de sensibilité et de froideur de chaque schizothyme constitue son coefficient psychesthésique. Au point de vue imaginaire, on peut encore diviser l'autisme en autisme riche où l'imagination joue un rôle prépondérant, en autisme pauvre qui élève surtout des constructions idéologiques.

De cette subdivision, il résulte que l'on peut ranger dans la schizothymie des individus qui peuvent paraître fort différents à l'observateur superficiel. On trouvera dans cette catégorie une série d'individus qui se mettent délibérément en marge de la société : originaux frondeurs, égoïstes, vagabonds et criminels. Mais à côté de ceux-ci, on rencontrera des schizothymes qui ne fuient pas le monde « des individus indolents et ironiques qui fréquentent toutes sortes de gens, parce qu'ils n'ont aucune préférence marquée pour aucun d'entre eux », dit Minkowski dans son ouvrage sur la « Schizophrénie ». Et plus loin, il ajoute avec beaucoup de raison : « L'ermite qui a fui le monde, mais qui, le soir, au seuil de sa hutte, admire le coucher du soleil ou le chant d'un oiseau, possède bien plus d'éléments de syntonie (contact avec la réalité) que l'individu qui, entouré de camarades, promène, d'un lieu de plaisir dans un autre, son ennui et son désespoir ».

* * *

Certains schizothymes peuvent d'ailleurs être des hommes d'affaires adroits et d'une activité considérable. Ce sont des sujets à autisme pauvre, qui rationalisent bien plus qu'ils n'imaginent. Calculateurs froids, souvent doués d'une grande souplesse diplomatique, ils satisfont leur égoïsme profond en tachant d'imposer aux autres leur personnalité despotique. Kretschmer a rangé dans cette catégorie Calvin, Robespierre et Frédéric-le-Grand.

Le même type de schizothymes, anesthésiques et dépourvus d'imagination, donne naissance aux doctrinaires et aux fanatiques. Ils prétendent se régir eux-mêmes et diriger les autres d'après des théories purement rationnelles qu'ils appliquent de façon rigide sans tolérer la moindre exception. Ce sont les « purs » des partis politiques, tel cet Evariste Gamelin dont Anatole France nous donne un portrait, peu énergique d'ailleurs, dans « les Dieux ont

soif ». Ce sont encore les philosophes à logique serrée et précise, perdus dans la métaphysique tels Spinoza et Kant. Cette attitude doctrinaire, dit Minkowski, « peut être bonne quand il s'agit de problèmes mathématiques, mais elle est morbide et dangereuse là où notre pensée devient pragmatique et doit guider nos décisions et nos actes », réflexions qui pourrait servir d'épigraphe semble-t-il au « Disciple » de Paul Bourget.

A priori, il doit paraître que si l'autisme pauvre produit surtout des actes de despotisme froid et des théories d'une logique sévère, l'autisme riche trouve à s'épancher dans les immenses contrées de la littérature et de l'art. « La poésie, dit Goethe, est une déli-vrance » : Ainsi, l'individu doué de talent poétique, au lieu de fuir le monde, tentera d'intégrer son rêve dans une œuvre d'art. Borel et Robin (dans leur livre sur les « Réveurs éveillés ») citent Mallarmé « de qui la forme rare semble une évansion » :

*Je veux délaïsser l'art vorace d'un pays
Cruel et souriant aux reproches vieilliss
Que me font mes amis, le passé, le génie,
Et ma lampe qui sait pourtant mon agonie,
Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur ses festes de neige à la lune ravie
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,
Au filigrane bleu de l'aube se greffant.*

Et Beaudelaire ne nous a-t-il pas révélé dans un de ses poèmes les plus connus que la grande désolation de sa vie, c'est l'ennui? Cet ennui, qu'est-il, sinon le tourment d'une âme qui cherche des points de contact avec l'ambiance sans arriver à les découvrir?

A une époque plus proche de nous, ne trouvons-nous pas encore l'impression de la schizothymie dans le mouvement surréaliste?

Ce mouvement utilise, disent ses chefs, MM. Philippe Soupault et André Breton, « un automatisme psychique pur, une dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle utilisé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale ». Le surréaliste rebuté par le réel retournera vers les charmes de son enfance : « Là, l'absence de toute rigueur connue lui laisse la perspective de plusieurs vies menées à la fois; il s'enracine dans cette illusion, il ne veut plus connaître que la facilité momentanée, extrême de toutes choses ».

* * *

En art, la schizothymie trouve son débouché le plus large dans l'expressionnisme et le cubisme. Le premier projette sur la toile des morceaux d'objets hétéroclites assemblés en vertu d'une association qui nous échappe, ou encore exprime idées et sentiments, en faisant abstraction de toute forme réelle, uniquement par des lignes, des courbes, des taches, et en se servant de couleurs intenses et voyantes. Quant au cubisme, il décompose les objets en une série de formes géométriques. Or, il est curieux de constater que ces conceptions schizothymiques, et même schizophréniques, de l'art constituent un retour vers les formes archaïques de reproduction que nous retrouvons chez certains peuples primitifs et dans la sculpture gothique. Ces procédés sont au nombre de quatre : l'agglutination des images, la condensation, le déplacement et la stylisation. L'agglutination des images consiste à réunir entre eux des parties d'êtres différents : c'est à elle que nous devons les sphinx, les centaures, les faunes ainsi que les images grotesques qui décorent le portail des cathédrales. La condensation, dans sa manifestation la plus élémentaire, « c'est la représentation de figures d'animaux et d'objets sous la forme de lignes et de figures géométriques, de l'ordre le plus rudimentaire ». C'est ainsi que l'Indien

du centre du Brésil voit une chauve-souris dans une série de triangles plans, ou un serpent dans une ligne ornementale en zigzag » (Kretschmer) Le déploiement n'est autre que la substitution d'une seule image à tout un groupe : c'est en somme prendre la partie pour le tout. Enfin, la stylisation résulte de la réunion de plusieurs tendances psychologiques : tendances à faire ressortir l'essentiel, à simplifier la forme et à la répéter, soit comme symétrie bilatérale, soit comme répétition ornementale d'un seul et même motif

La notion de la schizothymie et de son dérivé la schizophrénie, est à l'heure actuelle une des plus importantes acquisitions de la médecine mentale. Le bref aperçu que nous venons d'en donner suffira, pensons-nous, à montrer quelle extension elle peut prendre jusque dans le domaine du normal. Mais elle éclaire surtout vivement le mécanisme d'une affection mentale très répandue et jusqu'à présent connue uniquement par ses signes extérieurs : la démence précoce, dont nous parlerons dans un prochain article.

Docteur Marcel MOREAU.

Le nouveau roman de Georges Bernanos⁽¹⁾

Je parlerai ici de l'œuvre nouvelle de M. Bernanos simplement en littérateur qui considère l'art comme un jeu désintéressé et pour qui ce jeu consiste essentiellement dans la peinture des âmes et des passions.

Avouons d'abord que *l'Imposture*, son dernier roman, n'est pas précisément d'un accès commode; et je sais des honnêtes gens qui reprocheront à l'auteur les incohérences de sa composition, ses digressions, à leur sens inexplicables, enfin les obscurités plus ou moins préméditées de son style.

A ce propos, je ne me laisserai pas de répéter que les Français, en général, me paraissent avoir des idées singulièrement étroites sur la composition. En art, comme en politique, nous ne sommes révolutionnaires qu'en apparence et, si j'ose dire, pour la galerie. Au fond, même les gens les plus férus de nouveautés extravagantes, exigent qu'un roman soit composé comme un vaudeville, ou comme un sermon en trois points. On nous cite, comme des chefs-d'œuvre de composition, les chefs-d'œuvre des littératures antiques. Mais on se garde bien d'y aller voir ou d'y regarder de près. Une harangue cicéronienne est pleine de « morceaux » qui fuient l'oreille et que nous considérerions aujourd'hui comme des hors-d'œuvre. Les *Géorgiques* et *l'Enéide* sont des tissus de digressions. On dirait une gageure : le poète semble s'appliquer à fuir son sujet. A plus forte raison lorsqu'il s'agit de *l'Ane d'or* d'Apulée, où la fantaisie du romancier multiplie les haltes les plus agréablement oiseuses et les détours les plus imprévus. Et que penser de la composition de Rabelais, ou de celle de *Gil-Blas*, cet ancêtre du roman moderne?

Je rappelle ces exemples anciens, — et pourrais y joindre encore celui des odes pindariques, dont la composition reste, jusqu'ici, le plus affreux casse-tête, et le plus désespéré de la philologie — pour montrer que si M. Bernanos ne sait pas composer, il est déjà en fort honorable compagnie. Mais cette absence de composition

(1) Les lecteurs des articles du chanoine Hallants et de M. Léopold Levaux sur *l'Imposture* ne manqueront pas d'être très intéressés par cette étude de M. Louis Bertrand que vient de publier la *Revue Universelle*.

est purement apparente. Nous ne comprenons guère que la composition logique. Les anciens — je parle surtout des poètes et des romanciers — composaient moins en logiciens qu'en artistes soucieux d'ordonner de beaux ensembles, où les parties se groupent en vertu d'affinités esthétiques : raisons de convenance, de couleur ou de tonalité plutôt que raisons logiques. M. Bernanos emploie un procédé de composition peut-être plus hardi encore et que, pour ma part, je ne cesse de préconiser depuis longtemps. Il procède par blocs étendus à larges pans, entre lesquels il semble d'abord qu'il n'y ait absolument aucun lien. Le lien est analogique, mais d'une analogie tout intérieure. Cet épisode se greffe sur celui-là, en vertu d'analogies ou de correspondances profondes. Que dis-je ? Tel épisode commande tel autre par la puissance d'une logique, en quelque sorte organique, qui n'est pas celle de la raison discursive : c'est ainsi que la seconde partie de *L'Imposture* se rattache à la première. Quelques réserves que l'on puisse faire sur cet épisode, — qui est certainement le moins bon du roman — il se présente comme une efflorescence naturelle du premier. Il en est l'illustration et le développement : ce cénacle de bas intrigants, il est sorti tout vif de la pensée trouble et incéce, de l'âme tordue et ténébreuse de l'abbé Cénabre. De même, plus loin, l'épisode du mendiant : c'est la projection sur l'écran de la conscience de la comédie lugubre qui se joue dans les bas-fonds de cette âme de mauvais prêtre, désormais incapable de se faire illusion sur son infamie — et qui l'accepte.

Ce sont des états d'âme, des sentiments, plus que des idées, qui fournissent au romancier ses transitions entre les différentes parties de son œuvre. Une telle composition admet des sautes et des raccourcis qui ne sont point familiers à la composition logique. De là des arrêts, souvent désagréables, dans la lecture, ce que j'appellerai des pannes d'obscurité. Mais il faut bien que je l'avoue : ces obscurités ne tiennent pas toujours à la composition ou aux difficultés du sujet. Elles apparaissent souvent comme des coquetteries de l'auteur, — des sacrifices à la mode, — et, quelquefois aussi, comme des défaillances un peu laborieuses de l'expression. J'en veux à l'auteur de *L'Imposture* de m'infliger des énigmes la plupart du temps insolubles, de m'égarer à la poursuite de feux follets insaisissables, alors que les plus hauts mystiques, une sainte Thérèse, ou un saint Jean de la Croix, ne se dérobent point à mes prières, et même dans leurs « nuits obscures », m'offrent au moins des lueurs d'intelligibilité.

* * *

Hâtons-nous, d'ailleurs, de reconnaître que les régions où s'exercent l'observation et l'imagination de M. Bernanos, — celles du subconscient et du surnaturel dans l'âme catholique, — ne sont pas précisément baignées de clarté. Il s'attaque de préférence aux régions marécageuses, celles des mauvais instincts, des suggestions louches, des impulsions sataniques, mouvans mirages aux transparences et aux scintillations trompeuses, aux évanescentes et aux fantasmagories perpétuelles. Les âmes pieuses, le monde de la grâce sont encore plus difficiles à pénétrer. Il en est de l'extrême lumière comme des extrêmes ténèbres intérieures : elles aveuglent l'intelligence.

Or l'auteur de *L'Imposture* ne sort guère de ce double domaine. Tout le sujet du livre, c'est l'antithèse de ce double aspect de l'âme. Ce sont deux âmes de prêtres qui s'opposent. L'un, l'abbé Cénabre, l'Intellectuel, l'Imposteur, qui écrit des vies de saints, qui disserte sur la mystique sans avoir la vertu essentielle des mystiques et des saints : la charité. L'autre, l'abbé Chevance, bonhomme naïf et à peu près sans culture, mais éperdu d'amour. Et tout le drame ce sera la découverte par l'Imposteur de la hideur effrayante de son âme, et, d'autre part, l'effort désespéré de l'humble abbé Chevance pour sauver cette âme orgueilleuse.

Si l'on veut se rendre compte des procédés subtils d'une telle analyse, des péripéties fuyantes de ce drame tout intérieur, il faut suivre pas à pas le romancier dans le graphique minutieux où il essaie de fixer ces états d'âme éminemment instables et qui se succèdent et s'entre-détruisent avec une rapidité déconcertante.

Cela commence par une visite un peu étrange d'un vague journaliste catholique à l'abbé Cénabre, — un certain Pernichon, qui a été pour confesseur et directeur de conscience le célèbre écrivain de *la Vie de Tauler* et des *Mystiques florentins*. Le journaliste demande au chanoine de l'entendre en confession. Et voici que nous assistons chez cet écrivain célèbre, réputé pour son tact, son sens de la mesure et des nuances, à une explosion inattendue de violence. Avec une dureté cruelle, insultante, et comme furibonde, le chanoine met le pauvre homme en présence du néant de son âme : la vie intérieure de Pernichon est nulle ! Et là-dessus, il l'éconduit brutalement, de façon grossière : « Allez-vous-en ! » Et aussitôt le drame de la découverte commence. Sans que l'abbé Cénabre songe un seul instant à établir le moindre parallèle entre lui-même et le triste Pernichon, voici qu'il s'aperçoit tout à coup du néant de sa propre vie intérieure. Il n'a pas d'âme, pas d'amour. Il n'est qu'une pure intelligence sans chaleur ni rayonnement. Il a écrit pendant des années sur la sainteté sans avoir rien de commun avec ses héros, fût-ce une étincelle de charité. Cela ne serait rien, s'il s'agissait d'un auteur laïque écrivant sur un personnage quelconque. Mais un prêtre qui écrit sur des saints a-t-il rempli tout son devoir, lorsqu'il leur a donné son intelligence, son admiration et même sa vénération ? N'est-il pas tenu dans une certaine mesure de les suivre et, selon ses forces, de les imiter, — et ne doit-il pas faire passer dans l'âme de ses lecteurs quelque chose de la charité qui anime ces âmes saintes, en un mot ne doit-il pas s'efforcer d'élever, d'être édifiant ? Procéder autrement, est-ce que cela n'est pas une trahison et, en même temps, une véritable hypocrisie ?... Et le romancier, nous livrant la clé de ce caractère, n'y voit qu'un cas extraordinaire de monstrueuse hypocrisie — hypocrisie foncière et, pour ainsi dire, naturelle, et hypocrisie acquise, soutenue avec un art raffiné...

Petit paysan, entré au séminaire pour ne pas mourir de faim, n'ayant d'autre avenir assuré que dans la prêtrise, le jeune Cénabre s'est efforcé non pas seulement de feindre une vocation sacerdotale, mais de se donner les vertus et la mentalité de son état. Très loyalement — si l'on met à part les raisons tristement intéressées qu'il a pu refouler au fond de sa conscience, — il s'est efforcé de croire, comme très loyalement aussi il ne s'est épargné aucune des rigueurs ni des minuties de la pratique. Et il a fini par se duper lui-même. Cet homme n'a jamais eu la foi, mais il a pu croire qu'il croyait, d'autant plus que, par une sorte de prudence instinctive, il s'est dérobé jusque-là à un examen de conscience sévère. Comme le pauvre Pernichon, il a eu peur de se mettre en présence de lui-même. Mais surtout il s'est constamment refusé à la sollicitation de ses héros et à celle de la grâce : il n'aime pas, il n'a jamais aimé, ni Dieu ni personne, — pas même lui : cette intelligence glacée ne s'aime pas. Il est celui qui se refuse... Et voilà que, tout d'un coup, il découvre, avec le néant de sa vie intérieure, avec sa sécheresse et sa pauvreté d'âme, le mensonge de sa vie et de son œuvre !... Une objection surgit tout de suite : comment ne savait-il pas cela depuis longtemps, cet esprit si clairvoyant et si positif ? Et comment cette âme sans amour, cet homme si froid, si mesuré, peut-il s'en émoouvoir jusqu'à faire de son cas une aventure tragique ? En cette circonstance encore, il a pu être dupe de sa sophistique, surtout de son long mensonge antérieur, et ainsi se persuader qu'il croyait. Et puis il est prêtre : il fait les gestes, il s'est donné l'esprit de sa profession. Cela étant, son premier mouvement, sa réaction instinctive est de dramatiser sa découverte : c'est une chose très grave, pour un prêtre, que de perdre la foi ! Et puis il se

mêle à ces sentiments professionnels un inconscient cabotinage. L'abbé Cénabre veut avoir sa « nuit » — comme Pascal, comme Jouffroy. Un personnage de sa qualité ne peut pas perdre la foi sans une certaine cérémonie...

Mais, arrivé à ce point de son analyse, M. Bernanos nous suggère une autre explication : l'hypocrite est en quelque sorte étouffé par son propre mensonge, ce mensonge avec qui il avait fait bon ménage pendant si longtemps : il se produit en lui une soudaine rupture d'équilibre. C'est l'abcès qui crève. Il ne peut plus supporter la comédie qu'il joue et qui répugne à sa vraie nature. Alors, brusquement, il jette le masque et il se voit tel qu'il est : il a menti, il ne croit pas, il n'aime pas, il est *seul* devant une vie sans sincérité et une œuvre qui ne l'intéresse plus, parce qu'il méprise les prétendus héros qu'elle a exaltés. Il est seul, sans communication avec personne, abandonné ! Et, dans cet abandon, cette détresse qui l'épouvante, il a le sursaut instinctif du noyé ; il crie au secours, il appelle auprès de lui son vieux camarade l'abbé Chevance, un pauvre prêtre de banlieue, qui, sans le savoir, est tout près d'être un saint.

Ici se place une scène admirable : la confrontation des deux prêtres, de celui qui aime et de celui qui n'aime point. Il y a un abîme entre eux : ils ne se rejoindront jamais. Mais cette scène pathétique n'est pas une fin : c'est le vrai commencement du drame — la *psychomachie* des vieux mystères, le combat pour le salut d'une âme. Tandis que l'abbé Cénabre s'enfonce de plus en plus dans son hypocrisie sacrilège, son ami, celui qu'on appelle « le confesseur des bonnes », ne vit plus que pour le sauver.

* * *

J'ai négligé de parti pris tout un aspect de cette crise psychologique : l'aspect démoniaque. Le romancier de *l'Imposture* explique en définitive, par la « possession », le cas de l'abbé Cénabre : un hôte sinistre habite en lui. De là les violences, les fureurs, les cruautés, au premier abord inexplicables, à quoi se laisse aller cet homme calme et circonspect. Je n'ose pas m'aventurer sur ce terrain, où j'ai peur de perdre pied. Mais je puis bien avouer ma répulsion pour certaines outrances qu'a imaginées M. Bernanos. Il me semble passer la mesure. Et il la passe aussi en sens inverse, lorsque aux excès sataniques de l'orgueil il oppose, dans la personne de l'abbé Chevance, les excès de l'humilité chrétienne. J'aimerais mieux que tels détails réalistes n'affaiblissent point l'émotion poignante qui se dégage de cet étonnant récit qu'est l'agonie finale du pauvre prêtre...

Quoi qu'il en soit de ces réserves, je ne puis que saluer avec joie l'extraordinaire réussite littéraire qu'est une pareille œuvre. Je m'interdis de me prononcer sur le fond, bien que ma conscience m'oblige à reconnaître qu'à côté des jouissances esthétiques qu'elle m'a données, je lui ai dû aussi de profondes émotions religieuses, avec un véritable bénéfice spirituel. Mais ce qui me réjouit surtout dans ce succès de M. Georges Bernanos, c'est que voilà le roman sorti de plus en plus de l'ornière passionnelle. Un nouveau domaine, — un domaine immense est ouvert au psychologue, — celui de l'homme intérieur non coupé de ses origines et de son ambiance surnaturelles. Ce domaine est autre chose que celui de la pathologie ou de la criminologie, où veulent nous entraîner les imitateurs de Dostoïevsky. Les âmes qu'étudie M. Bernanos sont des âmes normales, où jouent toutes les facultés qui font la dignité humaine, et si étranges et catastrophiques que soient les crises qu'il représente, l'homme y reste maître de son destin.

De plus, le don de la vie, sinon, toujours, celui de la crédibilité. De puissantes figures qui ne sortiront plus de notre mémoire sont dessinées devant nos yeux par l'art du romancier. Enfin l'originalité singulière de la composition. M. Georges Bernanos est

un vigoureux constructeur. Il a « cette force qui crée, qui ordonne et qui construit », en laquelle Goethe voyait le signe caractéristique du génie. A une époque où le simple talent court les rues, on jugera sans doute que ce n'est pas là, pour l'auteur de *l'Imposture*, un mince avantage.

LOUIS BERTRAND,
de l'Académie Française.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

Comment on fait vibrer l'éther

De tout temps, les physiciens ont rejeté comme contraire au sens commun toute « action à distance », dans laquelle un corps *A* produirait une modification quelconque sur un corps éloigné *B* sans qu'un lien ininterrompu les relie l'un à l'autre. Newton écrivait à la fin du XVII^e siècle : « Qu'un corps puisse agir sur un autre corps à distance à travers le vide et sans aucun intermédiaire, c'est pour moi une si grande absurdité qu'il me semble impossible qu'un homme capable de traiter les matières philosophiques puisse jamais y tomber (2). » Nos contemporains, même les plus hardis, ne pensent pas autrement ; écoutons Einstein :

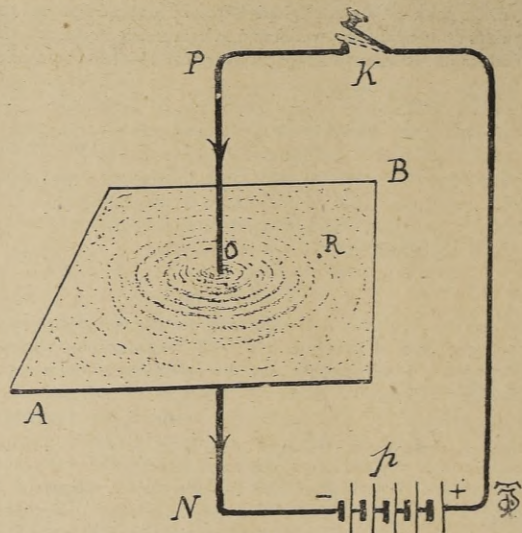


Fig. 1. — MODIFICATION CIRCULAIRE PRODUITE DANS L'ÉTHER PAR UN COURANT ÉLECTRIQUE. — A travers un fil métallique PN qui perce une feuille de carton AB, on fait passer un courant électrique assez intense ; pendant ce passage on saupoudre la feuille au moyen de fine limaille de fer. Les grains de celle-ci se disposent en cercles concentriques.

Comme cette expérience réussit tout aussi bien dans le vide, et qu'il ne peut se produire aucune action de O à R sans que ces points soient reliés par un intermédiaire ininterrompu, on est acculé à admettre qu'un milieu impondérable, l'éther, subsiste même dans le vide et que ce milieu subit, par le fait du courant, une modification circulaire.

(1) Chronique mensuelle.

(2) Lettre du 21 février 1691 à BENTLEY.

«le physicien moderne ne se croit pas en droit d'accepter une action pareille (1). »

Une telle unanimité est assez rare pour que nous en profitions en nous épargnant une démonstration forcément abstraite. Plaçons-nous donc aussitôt sur le terrain ferme de l'expérience :

Dans un fil métallique faisons passer un courant électrique assez intense (15 ampères, par exemple); le fil s'échauffe comme si le courant exerçait une friction pour se frayer passage. Jusqu'ici, rien de bien extraordinaire; pendant longtemps, l'on crut que tout le phénomène se bornait là. Mais faisons passer notre fil à travers une feuille de carton *AB* (fig 1). Pendant le passage du courant saupoudrons-la de fine limaille de fer : nous voyons les grains s'aligner en cercles concentriques autour du fil : le courant produit donc une action circulaire autour de celui-ci (fig. 2).

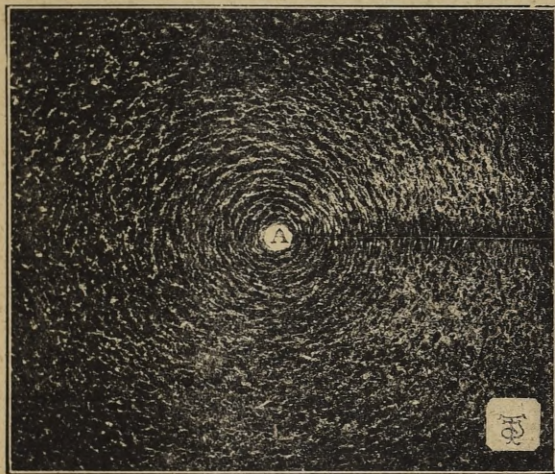


Fig. 2. — PHOTOGRAPHIE DU CHAMP MAGNÉTIQUE D'UN COURANT. — A la lumière rouge on a placé sur le carton de la figure 1 une feuille de papier sensible (percée en A pour laisser passer le conducteur). On a saupoudré de limaille; les grains de fer se sont disposés en cercles concentriques très nets surtout aux abords du fil.

Cette préparation, après avoir été éclairée vivement pendant quelques secondes, a été développée par les moyens ordinaires. Les grains ayant intercepté la lumière apparaissent donc en blanc sur fond noir.

Modifions un peu cette expérience : autour du fil disposons un grand nombre de petites boussoles (où si nous n'en avons qu'une, promenons-la en divers endroits de plan *CD*) : dès que le courant passe, toutes ces boussoles qui, jusque là, visaient le nord... le perdent : elles s'orientent de manière à former des cercles et les pointes alternent régulièrement avec les empennages (fig. 3); si on renverse le courant électrique, les petites aiguilles se retournent bout pour bout, tout en reformant des cercles autour de l'axe du fil.

L'action circulaire produite en dehors du fil est donc nettement dirigée. A cause de son effet sur l'aiguille aimantée des boussoles, elle a reçu le nom d'action magnétique du courant.

Quel est l'intermédiaire qui transporte l'action depuis le fil jusqu'aux grains de limaille ou jusqu'aux petites boussoles?...

Pour nous édifier à ce sujet, répétons les mêmes expériences sous une cloche dans laquelle une bonne machine pneumatique fait régner un vide aussi parfait que possible : le résultat n'est modifié en rien. Ce n'est donc ni l'air ni une matière pondérable qui est le véhicule de l'action magnétique.

Dès lors, nous voici forcé — puisque toute action à distance doit être exclue — de dire qu'entre le fil et les boussoles il existe un milieu impondérable susceptible de transporter des forces nettement dirigées et qui subit lui-même, par le fait du courant, un changement dans sa manière d'être. Ce milieu nous l'appelons Éther.

A l'état stagnant, il ne tombe pas sous nos sens, mais quand un courant électrique se produit, il est troublé, et ce trouble se

manifeste à nous par les phénomènes cités : De même dans l'air immobile, nous n'avons pas conscience de l'existence de ce gaz qui nous entoure; mais un courant d'air (perturbation d'équilibre) nous convainc aussitôt de sa réalité.

Tout se passe comme si dans le manchon qui entoure le courant celui-ci imposait à l'éther une tension circulaire de sens déterminé et qui s'évanouit avec le courant lui-même : sur ce sens et sur la nature de cette tension, nous ne ferons ici aucune hypothèse, car nous voulons nous en tenir aux suggestions immédiates de l'expérience.

Jusqu'à quelle distance du fil peut-on mettre en évidence cette perturbation? Cela dépend du réactif employé pour la déceler : si on se sert de limaille, il sera difficile de constater une orientation précise à plus d'un décimètre; une petite boussole bien libre sur son axe sera déviée à 1 ou 2 mètres du fil; mais il existe, comme nous verrons bientôt, des détecteurs ultra-sensibles qui sont impressionnés à des centaines et des milliers de kilomètres du courant excitateur.

Cette perturbation s'établit-elle instantanément dans tout son champ, ou se répand-elle progressivement de proche en proche? C'est à cette dernière alternative qu'il faut se rallier. On a même pu mesurer la vitesse de sa propagation dans l'espace : son front s'avance à raison de 300.000 km. par seconde, exactement comme celui de la lumière, ce qui est extrêmement remarquable.

Lorsque le courant qui traverse le fil change périodiquement de sens (courant alternatif), il en sera de même de la tension de l'éther, comme le prouve le retournement périodique des petites boussoles. Cela étant, supposons que le courant que nous employons pour susciter cette perturbation change de sens dix millions de fois par seconde (1). Pendant la durée d'un alternance du courant la perturbation de l'éther progressera de

$$\frac{300.000.000}{10.000.000} = 30 \text{ mètres.}$$

Soit *A* la section d'un tel courant alternatif dirigé perpendiculairement à cette feuille et supposons les distances *AB*, *EC*, *CD*...

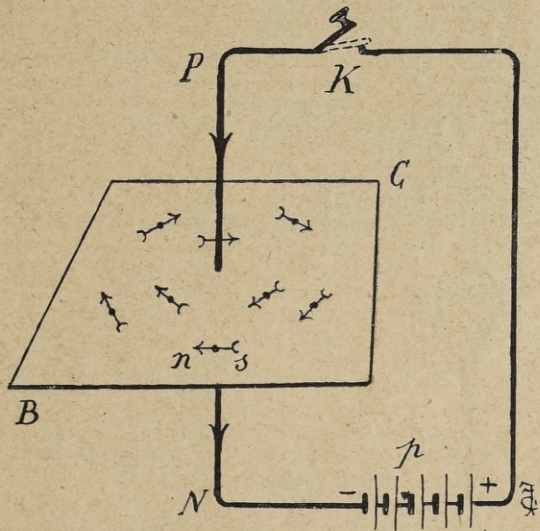


Fig. 3. — SENS DE LA MODIFICATION CIRCULAIRE DE L'ÉTHÉR. — Quand un courant électrique traverse le fil PN de petites boussoles — placées sur la feuille de carton BC se disposent selon des tangentes à des cercles concentriques. Les pointes alternent régulièrement avec les empennages. Si on renverse le courant toutes les aiguilles se retournent bout pour bout.

Dans le vide les mêmes phénomènes se produisent sans aucune atténuation.

Donc la modification que le courant électrique produit dans l'éther a une direction et un sens parfaitement déterminés.

Cette modification est appelée champ magnétique du courant électrique.

(1) Nous savons qu'il est très facile de produire des courants alternatifs de fréquence beaucoup plus élevée encore.

égales à 30 mètres (fig. 4). On comprend aussitôt que lorsque le front de la perturbation due à la première alternance aura atteint le point *F*, celui de la deuxième alternance ne sera arrivé qu'en *E*,

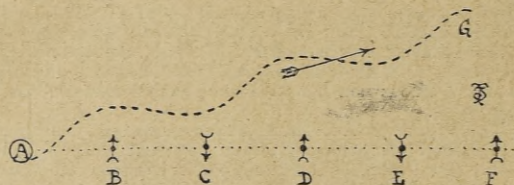


Fig. 4. — NATURE D'UNE ONDE MAGNÉTIQUE DE L'ÉTHER. — Le cercle *A* représente la section d'un conducteur perpendiculaire au papier, dans lequel circule un courant électrique dont le sens change, par exemple, dix millions de fois par seconde.

Sous l'action de ce courant, de petites boussoles *B*, *C*, *D*, *E*,... qui seraient infiniment sensibles et situées à 30 mètres les uns des autres subiraient des effets directs alternativement opposés. A un moment donné elles auraient la disposition du dessin ci-dessus; un dix-millionième de seconde plus tard, toutes seraient retournées, et ainsi de suite.

Sous cette forme, l'expérience est évidemment irréalisable, mais il est certain que la perturbation produite dans l'éther par un courant alternatif tend à produire exactement l'effet décrit.

On peut dessiner schématiquement cette oscillation dans une direction déterminée *AG* au moyen d'une courbe sinusoïdale qui figure d'une façon parlante un « rayon magnétique » se propageant dans l'éther.

celui de la troisième en *D*, etc., et que de petites boussoles placées en ces points et supposées assez sensibles pour obéir à ces tensions, prendraient des directions indiquées par la figure 4, c'est-à-dire qu'elles viseraient alternativement le haut et le bas. Un dix-millionième de seconde plus tard, toutes ces aiguilles seraient retournées, tout en restant toujours en opposition avec leurs voisines.

Il se produit donc dans l'espace, à cause de ce courant alternatif, une ondulation sphérique dont chaque rayon peut être représenté par une courbe sinusoïdale *AG*. Telles sont les oscillations « magnétiques » de l'éther. Or, il se fait que nos appareils détecteurs de T. S. F. y sont sensibles, et quand nous écoutons un concert, nous jouissons de ce fait qu'à la station émettrice les vibrations sonores ont été transformées en courants électriques synchrones, et en vibrations magnétiques concomitantes de l'éther; celles-ci sont à nouveau, grâce au détecteur et au téléphone, muées en vibrations sonores de l'air (1).

Mais ce n'est pas tout. Nous n'avons examiné qu'une des faces du phénomène.

Si deux boules métalliques *A* et *B* (fig. 5) (par exemple les deux boules d'une machine électrostatique de Wimshurst) portent des charges électriques opposées, et que, à proximité, nous

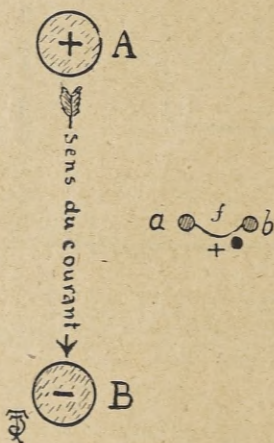


Fig. 5. — TENSION ÉLECTRIQUE DE L'ÉTHER. — Une petite feuille de papier d'étain *f* est attachée d'une façon lâche entre deux petits supports isolants *a* et *b* et électrisée positivement.

Cet équipage est placé à quelque distance des deux boules *A* et *B* électrisées en sens contraires d'une machine électrostatique. La petite feuille se tend vers le haut ou vers le bas suivant la polarité électrique des boules *A* et *B*.

Cette expérience réussit tout aussi bien dans le vide : l'action de *AB* sur *f* se transporte donc dans un milieu impondérable.

Ainsi est mise en évidence une nouvelle perturbation de l'éther, appelée tension électrique.

Un courant électrique de sens *AB* dérive d'un pôle positif en *A* et d'un pôle négatif en *B* : donc il produit dans l'éther la même perturbation que les boules *A* et *B*.

(1) Les lecteurs avertis comprendront que ce n'est pas le moment de parler de l'onde porteuse et des battements qu'on lui fait subir. Nous nous contentons de donner une idée générale du phénomène.

fixions entre *a* et *b* une petite bande d'étain non serrée, celle-ci se tend vers le bas dès qu'on lui communique une charge électrique positive (en la touchant au moyen d'un morceau de verre préalablement frotté). Cela ne nous surprend guère : nul n'ignore, en effet, que des charges électriques de noms contraires s'attirent : donc la charge positive de *A* tire la petite feuille dans sa direction. Il est facile de forcer le champ électrique à dessiner la direction de ces tensions (fig. 6). Quand nous intervertissons les charges de *A* et de *B*, tout en maintenant la charge positive de *ab*, la bandelette s'incurve vers le haut.

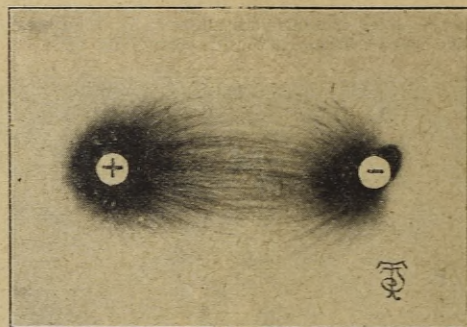


Fig. 6. — PHOTOGRAPHIE DU CHAMP ÉLECTRIQUE DE L'ÉTHER. — En lumière rouge, on applique sur une feuille de papier sensible les deux boules d'une machine électrostatique en activité. Après développement on voit que les effluves ont dessiné sur la feuille de fines lignes indiquant la direction des tensions électriques de l'éther.

Si ces inversions de charges sont périodiques, la bandelette oscillera en synchronisme.

Mais on sait que tout courant électrique est dû à une différence de potentiel électrique, c'est-à-dire à des charges opposées qui tendent à se niveler. Si donc un courant circule de *A* à *B*, c'est que *A* est chargé positivement et *B* négativement; quand le courant circule en sens inverse, c'est que ces charges sont interverties.

Donc, un courant alternatif établi entre *A* et *B* tend à produire, sur la bandelette, les oscillations que nous venons de signaler.

Ces phénomènes se produisent sans aucune modification dans le vide, dont ils ont l'éther pour véhicule. Les courants électriques alternatifs produisent donc dans l'éther, outre l'oscillation magnétique dont il a été question, une « oscillation électrique », et comme celle-ci se propage exactement avec la même vitesse, les ventres et les nœuds (maximum et minimum de tension) des deux espèces d'oscillations coïncident parfaitement.

Si nous supposons, comme précédemment, que le courant alternatif employé change de sens 10 millions de fois par seconde, la figure 7 représentera à un moment donné la position d'une

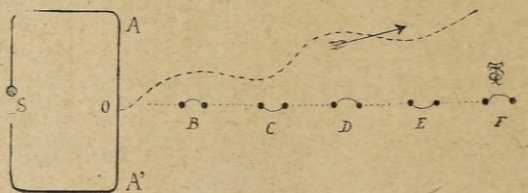


Fig. 7. — REPRÉSENTATION D'UNE OSCILLATION ÉLECTRIQUE DE L'ÉTHER. — Une série de petites feuilles d'étain positives *B*, *C*, *D*,... supposées infiniment sensibles au champ électrique d'un courant et distantes de 30 mètres les uns des autres se placeraient à un moment donné comme l'indique la figure lorsque le fil *AA'* est parcouru par un courant alternatif qui change de sens 10 millions de fois par seconde. Un dix-millionième de seconde plus tard, toutes les tensions seraient renversées.

On peut figurer l'onde électrique qui se propage dans l'éther et produit ces mouvements par une courbe sinusoïdale. Par exemple *OG* représente un rayon électrique.

série de bandelettes (supposées suffisamment sensibles) alignées dans l'espace.

Un dix-millionième de seconde plus tard, les élongations seront renversées.

Le lecteur n'aura pas manqué de remarquer que ces deux espèces de tensions alternatives (magnétique et électrique) dont la nature nous est inconnue, se produisent à chaque instant dans des directions perpendiculaires l'une par rapport à l'autre; la figure 8 le montre clairement. La résultante de l'ensemble de

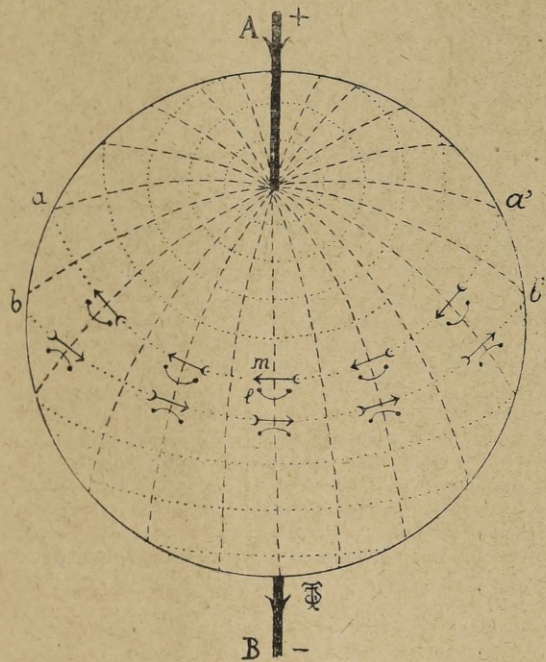


Fig. 8. — REPRÉSENTATION DU FRONT D'UNE ONDE ÉLECTROMAGNÉTIQUE DE L'ÉTHER. — Si on observe avec attention les figures 1 et 5 (en notant la direction des courants) on constatera que les champs magnétique et électrique déterminent en chaque point de l'éther des tensions de directions perpendiculaires l'une par rapport à l'autre.

Supposons que le courant alternatif générateur AB des champs soit dirigé selon les pôles d'une sphère : les boussoles seront orientées selon les parallèles de cette sphère et les petites feuilles d'étain subiront des tensions selon ses méridiens.

Sur le méridien *aa'* on a dessiné ces orientations à un moment donné, et sur le méridien *bb'* les mêmes orientations telles qu'elles se produisent au moment de l'alternance suivante du courant.

La combinaison (de nature inconnue!) de ces tensions à angle droit constitue l'onde électromagnétique; selon un rayon de cette sphère on a un rayon électromagnétique.

D'après la fréquence du courant générateur, ces rayons électromagnétiques sont des rayons hertziens (T. S. F.) des rayons infra-rouges (calorifiques), des rayons lumineux, des rayons ultra-violet (chimiques), des rayons X, ou des rayons γ .

ces tensions alternatives forme ce qu'on appelle une onde électromagnétique de l'éther, et, selon une direction qui passe par la source (supposée ponctuelle), un rayon électromagnétique.

¶ Quand ces ondes ont une fréquence de l'ordre de grandeur que nous venons de supposer, elles sont appelées ondes hertziennes : ce sont celles qu'on produit et utilise en radiophonie.

Le fait que ces ondes voyagent avec la même vitesse que la lumière indique clairement qu'elles se propagent dans le même milieu : l'éther. De plus, les explications que nous avons données ci-dessus montrent que les ondes hertziennes sont transversales, ce qui est aussi le cas des ondes lumineuses (1). Ce sont là des ressemblances très suggestives et qui imposent pour ainsi dire cette question : Des courants alternatifs qui auraient la fréquence

des ondes lumineuses (soit 400 à 800 trillions par seconde (1), ne produiraient-ils pas des ondes lumineuses?

Quel passionnant problème théorique! Et les résultats pratiques pourraient être prévus : on atteindrait directement la lumière sans passer par la chaleur, ce qui pourrait amener une économie énorme dans l'éclairage artificiel (2).

Malheureusement, on ne voit pas encore comment s'y prendre pour produire des courants alternatifs de fréquence si élevée.

Cependant un pas considérable a été franchi récemment par Nichols et Tear : ils ont réussi à atteindre la fréquence d'un trillion et demi, c'est-à-dire celle des rayons infra-rouges que certaines sources lumineuses telles que le bec Auer émettent en même temps que la lumière. Or, ces habiles expérimentateurs ont pu constater que les ondes que suscitent dans l'éther leurs courants alternatifs sont identiques à ces ondes infra-rouges! Voilà un résultat que les plus optimistes des physiciens n'auraient pas osé espérer il y a cinq ans seulement!

On peut donc, aujourd'hui, considérer comme une certitude basée sur l'expérience, l'identité des ondes hertziennes et des ondes lumineuses.

Il est logique d'en déduire que, selon toute probabilité, il y aura une analogie très serrée entre la genèse artificielle des ondes utilisées en T. S. F. et la genèse naturelle de la lumière.

Or, la première est très bien étudiée et connue : nous avons donc à notre disposition un guide précieux dans la recherche qui fera l'objet de notre prochaine chronique : l'origine des ondes lumineuses.

J. TILIEUX.

P. S. Un distingué correspondant m'écrit à propos de ma dernière chronique : « J'avoue avoir toujours éprouvé une sorte de répulsion pour le rapprochement de ces deux mots « matière... impondérable ». N'est-ce pas une contradiction dans les termes? Tous les manuels de physique ne débutent-ils pas par cette phrase : « Tous les corps sont pesants ». Et m'est-il défendu de compléter en un syllogisme rigoureux : Or l'éther est un corps, donc il est pesant? — ce qui me semble logique. Ou d'une autre façon : Or l'éther n'est pas pesant, donc il n'est pas un corps, — ce qui est absurde ».

Ma réponse sera brève : A mes yeux une seule qualité est essentielle à la matière et lui est exclusivement réservée : l'étendue. Or l'éther est étendu. Donc il est matériel.

De quel droit veut-on absolument que tout ce qui a de l'étendue soit pesant, c'est-à-dire attiré par la Terre?

Ces décrets a priori, qu'on appelle des définitions, déterminent le sens qu'on attribue librement à un mot, mais ne peuvent en rien limiter la Nature.

Or l'expérience m'apprend que parmi les choses étendues (que j'appelle matérielles) les unes sont attirées par la Terre — et au moins une autre (l'éther) ne l'est pas.

C'est Pierre Duhem, si je ne me trompe, qui raconte à propos d'un sujet tout différent l'apologue suivant : Un amateur de coquillages veut ranger sa collection; il fait fabriquer sept tiroirs qu'il marque des sept couleurs du spectre, et le voilà qui met ses coquilles rouges dans le tiroir rouge, ses vertes dans le tiroir vert, etc. Mais il s'arrête tout perplexe : une coquille blanche lui est tombée sous la main et il ne sait où la mettre. Pour se tirer d'embaras il déclare que cet objet n'est pas un coquillage, puisqu'il ne trouve place dans aucun de ses tiroirs!

En classifiant les diverses matières n'aurait-on pas oublié le tiroir des impondérables?...

J. T.

(1) Chronique du 21 octobre 1927.

(2) Voir chronique du 27 mai 1927.

Catholiques belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

(1) Voir la démonstration dans la chronique du 16 décembre 1927.

Petites remarques additionnelles

L'article de M. le chanoine Halflants (sur *l'Imposture*, de G. Bernanos) s'oppose au mien par un endroit qui me paraît intéresser beaucoup la critique du roman et l'étude de ses possibilités. C'est pourquoy, je crois nécessaire d'y répondre.

A mon avis, il appelle les remarques suivantes :

1. M. Halflants fait toute une série de confusions. Ainsi, il écrit : « Il n'y a pas de roman possible sur *l'Apocalypse*, à dit Léon Bloy... Ce genre de roman existe et même en plusieurs exemplaires; il s'appelle *La Divine Comédie* ou *Le Paradis perdu*, ou *Lucifer*, ou même *Le Maître de la Terre* » (1).

Mais sur quatre ouvrages qu'il nomme, il y a deux épopées, un drame poétique, et une anticipation romancée, qui ne se rattache, à aucun degré, au roman réaliste, auquel appartiennent incontestablement les deux ouvrages de Bernanos et dont seuls j'ai parlé.

De même, toujours en parlant du roman, M. Halflants en appelle au *Songe d'une Nuit d'été* et à la *Tempête*, de Shakespeare qui en sont éloignés de plus de deux mille lieues, comme dit Cathos, à moins que ce ne soit Madelon.

L'existence en question n'est donc nullement prouvée par ces exemples, qui tombent à faux.

2. « Ainsi, il faudrait que tout cas étudié dans un roman, fût directement observable? — Dans un roman réaliste (le seul dont j'ai parlé, je le répète), incontestablement et par définition. « *L'Invisible par le visible* » a dit ce même Bloy (dont M. Halflants ne semble décidément ne pas apercevoir la très réelle et très émouvante-grandeur, pour le dire en passant). Par le visible, par ce qu'on voit, et non par ce qu'on ne peut pas voir. *On n'imagine pas le réel*, on l'observe, et on s'y soumet. Et si l'imagination (créatrice) a un rôle à jouer ici — et elle en a un, considérable et magnifique — c'est de recomposer les éléments observés, pour en faire une œuvre d'art, sans doute, mais dont l'art, l'artifice, « la rouerie (2) », « le mensonge (3) », n'est que pour arriver à étreindre mieux, plus profondément, plus pathétiquement la réalité, dont la tragique, dont la surnaturelle beauté ou la surnaturelle horreur ne sera d'ailleurs jamais dépassée par aucune « imagination ».

3. Aussi bien, M. Halflants, après m'avoir vivement contredit abonde-t-il tout illogiquement dans mon sens : « Aussi, ne reprochons pas à Bernanos de s'être engagé dans le domaine du surnaturel. Libre au romancier comme (4) au poète de pénétrer dans les régions mystérieuses du surnaturel, de la mystique, de la sainteté ou du diabolique, pourvu qu'il observe deux conditions.

Il doit respecter le dogme (5)... L'autre condition est d'observer même au milieu des imaginations les plus audacieuses, la vérité objective, de rester étroitement attaché à la réalité ». Je souligne. Mais, justement, on ne peut « rester attaché étroitement à une

réalité » qui échappe à nos prises! Il n'y a pas de « vraisemblance » de l'inconnu et de l'inconnaissable.

Est-ce donc si difficile de confesser les limites de l'effort littéraire dans cette direction-là? C'est pourtant la condition même de sa force. Croit-on favoriser la littérature, le littérateur et le lecteur catholiques, en leur donnant à penser que ces perspectives absolument fallacieuses leur sont vraiment ouvertes comme des splendides réalités? La vérité, c'est que la littérature, la parole, le concept même ne peuvent pénétrer — fut-ce fictivement, mais vraisemblablement encore — partout où pénètre la prière. Le croire et le faire croire, c'est commettre une pénible confusion, qui ne peut être que dommageable et au développement d'une saine vie mystique et au renouveau catholique de nos lettres.

4. M. Halflants écrit que « l'exemple de Dante, de Milton, de Vondel, de Benson, de Newman, dans son *Rêve de Gerontius*, prouve suffisamment que les littérateurs ne doivent pas consigner leur littérature à la porte du Royaume des Cieux. En tout cas, ce n'est pas la religion qui leur imposera cette limite infranchissable à leurs entreprises. Elle les encourage, au contraire, à monter jusqu'au Ciel de la Vision béatifique... » Ici, le bon Homère sommeille. Il est évident que j'ai parlé non de la littérature tout court, mais de la littérature au sens péjoratif du mot, sens devenu classique depuis Verlaine (« Et tout le reste est littérature. »).

N'avais-je d'ailleurs pas pris soin, dans mon article, de rappeler que j'ai loué hautement Bernanos d'avoir, dans le *Soleil de Satan*, fait « une tentative passionnée pour arriver à un réalisme-parfait? ». « On trouve enfin ici, disais-je, le champ psychologique intégralement parcouru, mais sans l'erreur radicale du réalisme de Balzac et de Flaubert, qui consistait à prendre le côté sentimental et comme extérieur du moi pour noyau organique de rassemblement, alors que c'est le fond mystique de l'âme qui le constitue, dans la réalité vivante. » C'est juste le contraire d'interdire à la littérature l'accès du Royaume des Cieux.

Si mon effort personnel a un sens, c'est bien celui de servir ce que Emile Baumann appelle l'art surnaturaliste.

Concluons, en empruntant les paroles du *starets* Zosime des Frères Karamazov.

D'une part, « les racines de nos sentiments et de nos idées ne sont pas ici, mais ailleurs. Voilà la vérité profonde. Si donc, le roman est l'histoire morale de l'homme et, s'il est réaliste jusqu'au bout, jusqu'au fond, il sera, par le fait même, tourné vers « ailleurs ».

Cependant, « parmi les sentiments et les mouvements les plus violents de notre nature, il y en a beaucoup que nous ne pouvons encore comprendre ici-bas. Vérité non moins profonde. C'est là notre limite d'hommes et d'écrivains. Il faut la respecter.

Néanmoins, si « bien des choses nous sont cachées en ce monde, en revanche, nous avons la sensation mystérieuse du lien vivant qui nous rattache au monde céleste et supérieur... » Voilà le lien qu'il faut faire sentir, et le Mystère dans lequel nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes.

Encore un mot, pourtant. Les limites que la nature même des choses composent au roman, à celui dont la règle est vraisemblance et crédulité, au grand roman, pour tout dire, la poésie, dans l'épopée ou au théâtre, ne les connaît pas. Elle va à la fois plus loin et moins loin. C'est son privilège sublime et son infériorité certaine.

De rechercher pourquoy, ce n'est pas ici le lieu. Je veux seulement marquer qu'il ne faut pas confondre les genres.

Ce serait le moyen de tout brouiller et de rendre vaine la critique.

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) C'est précisément au sujet de ce dernier livre que Bloy fait la remarque que je cite (*Le Vieux de la Montagne*, pp. 231-235.)

(2) Degas.

(3) Bloy.

(4) Comme? Non, pas comme : mais chacun à sa manière, selon la spécification propre du genre où il s'exerce.

(5) Et bien d'autres choses avec. Il n'y a pas que le dogme qui soit respectable.

Remarques suradditionnelles

1. Les exemples que j'ai donnés ne tombent nullement à faux. Qu'il s'agisse de romans, de drames ou d'épopées, c'est tout comme, *in casu*. La question est de savoir si un littérateur peut imaginer un récit, une histoire, un drame, qui se passe au ciel ou en enfer. En vertu de quel principe, M. Levaux permet-il au littérateur de monter au Ciel ou de descendre en enfer au moyen des ailes de la poésie, et le lui interdit-il par l'échelle de la prose?

La forme spéciale que peut revêtir une œuvre d'imagination n'a rien à voir ici. D'ailleurs, le roman n'est que l'épopée moderne; le roman se rattache au *genre* épique, dont il est une *espèce*.

Je ne confonds donc pas deux ou trois genres différents; je ne fais que rapprocher ce qu'ils présentent de commun, c'est-à-dire, la part d'imagination qu'ils contiennent.

Mais il y a, certes, confusion chez l'un de nous, qui assimile réalisme et réalité. Même dans le roman réaliste, il ne s'agit pas de reproduire la réalité, car ce serait faire de l'histoire ou de la photographie; il s'agit d'en donner l'illusion, en choisissant ses éléments dans la réalité. Il y a beaucoup de réalisme dans la *Divine Comédie*, tout autant que dans *Salammbo*. Et dans les deux, il y a beaucoup d'imagination, car les réalités carthagoises décrites par Flaubert n'étaient pas plus observables pour lui que les réalités infernales ou célestes dépeintes par Dante.

Mais, dit M. Levaux, je parle du roman *réaliste*. Il entend par là le roman qui se cantonne dans les réalités directement observables par l'auteur. Partant, il déclare, avec Léon Bloy, qu'il n'y a pas de roman possible sur l'Apocalypse.

Cela vaut le raisonnement de Calino, qui prétend que, pour un Parisien, le voyage à Constantinople est impossible. — Mais des Parisiens y vont! — Sans doute, répond-il, mais je parle de ceux qui restent à Paris.

L'effort de M. Levaux pour rétrécir le débat au roman réaliste — ce que ne faisait pas Léon Bloy — exigerait du moins une conception précise de ce genre de roman. Or, la conception est assez confuse chez lui, puisqu'il la juge incontestablement réalisée par les deux romans de Bernanos. Où donc, lui demanderons-nous, Bernanos a-t-il directement observé l'apparition de Satan sous la figure d'un maquignon? Les romans de Bernanos, où la grâce surnaturelle, la possession démoniaque, le miracle jouent un si grand rôle, ne sont donc pas réalistes dans le sens voulu par M. Levaux; mais ils le sont dans le sens de la *Divine Comédie*, du *Paradis perdu*, etc.

2. L'autre mot de Léon Bloy tombe à pic ici : « L'Invisible par le visible ». Voilà la vraie formule; elle justifie tous les romanciers, poètes et auteurs dramatiques, qui ont essayé de décrire le monde surnaturel par leur imagination d'après les éléments du monde naturel. Le Ciel, l'enfer sont des réalités, invisibles sans doute, mais pas totalement inconnues. Nous avons sur elles des données incomplètes, mais assez nettes. Nous nous imaginons le Ciel d'une façon humaine, sans doute, mais vraisemblable, comme l'a fait Dante; nous le connaissons comme le séjour de la Sainte-Trinité, de la Sainte Vierge, des Anges et des élus, qui jouissent tous de la vision béatifique. Un Dante, un Milton, un Vondel ont parfaitement le droit d'exercer leur génie à s'en faire une représentation, qui se rapprochera le plus possible de cette réalité, et tout romancier qui s'en croit capable a le droit de les imiter. Henri Lavedan a fait un bien joli tableau du Ciel dans *La Belle Histoire de Genève*.

— « On n'imagine pas le réel, on l'observe, et on s'y soumet. »

— Mais, si. On imagine un réel, qui n'est pas directement observable. On l'imagine, en se soumettant à la vérité de ce réel, pour autant qu'on la connaît. Mais on y ajoute l'art, l'artifice, l'image, la fiction, pour toucher l'imagination du lecteur. Tout cela est légitime, et ce n'est pas là le « mensonge » comme le dit Bloy avec sa coutumière exagération. Il y a des fictions dans le *Paradis* de Dante, il n'y a pas de mensonges.

Soit dit en passant, je comprends très bien la très réelle et très émouvante grandeur humaine de Léon Bloy, qui avait un sens extraordinaire du surnaturel. Mais je n'admire ni ses outrances de pensée, ni ses violences de style. La première qualité d'un écrivain est la précision des termes, la justesse de l'expression; elle lui manque presque toujours. Bloy avait le tempérament pour faire un grand écrivain; il l'aurait été, s'il avait été capable de dompter sa fougue.

3. Quand je dis : « Libre au romancier *comme* au poète de pénétrer dans les régions mystérieuses du surnaturel », je ne fais que comparer la liberté du romancier à celle du poète, pour les déclarer parfaitement égales. Cette phrase ne peut pas, en bon français, avoir le sens que M. Levaux lui attribue, comme si j'identifiais les deux manières très différentes du poète et du romancier.

« Il n'y a pas de vraisemblance de l'inconnu et de l'inconnaissable, » dit M. Levaux. Du totalement inconnu, soit. Mais ce n'est pas le cas du surnaturel, au sujet duquel nous avons des connaissances certaines, mais incomplètes, « négatives » au sens philosophique du mot, mais justes. Le surnaturel est-il donc inconnaissable? Toujours, la confusion des termes : invisible, inobservable, oui, du moins directement; inconnaissable, non. Par conséquent, le vraisemblable a parfaitement prise sur lui.

Où se trouvent les limites de l'effort littéraire dans cette direction-là? Aussi longtemps que le romancier reste dans la vérité dogmatique et dans la vraisemblance, il n'y a pas de limites. *Quantum potes, tantum aude*. Si le génie de Dante monte jusqu'à la vision béatifique, de quel droit M. Levaux arrête-t-il un romancier à la porte du Paradis?

« La vérité, dit-il, c'est que la littérature, la parole, le concept même ne peuvent pénétrer — fût-ce fictivement, mais vraisemblablement encore — partout où pénètre la prière. »

Mais si. La vérité, c'est que partout où pénètre la prière, le concept l'a déjà précédée. Quand nous disons : « Notre Père, qui êtes aux Cieux », ou : « Je vous salue, Marie », nous avons le concept des Etres réels et personnels à qui notre prière s'adresse; notre esprit monte jusqu'à eux et, si la représentation que nous nous en faisons n'est pas conforme à la réalité, quand il s'agit d'un pur esprit de Dieu, — car l'Humanité du Christ et la Sainte Vierge sont concevables pour nous dans leur réalité — du moins nous corrigeons notre conception imaginative par le concept philosophique (quoique négatif) d'un Dieu spirituel et infini.

Libre alors à la parole d'un saint Jean, d'un Bossuet de nous faire du Ciel une représentation littéraire sous forme d'images matérielles, qui abondent dans l'Apocalypse. Libre à Dante, comme aux frères Van Eyck ou à Gustave Doré, d'en donner une évocation artistique, où la forme matérielle ne sert que de support à la vérité profonde et surnaturelle.

L'exemple, d'ailleurs, vient de plus haut encore que saint Jean. Le Christ lui-même, dans la parabole du mauvais riche, met en scène, sous des figures toutes matérielles, mais combien suggestives, à la fois le paradis et l'enfer (Luc, XVI, 19-31).

4. Le « bon Homère » avoue qu'il ne comprend rien à ce 4^e.

Ici, M. Levaux revendique le droit pour le romancier de scruter

le surnaturel. Mais je suppose que ce n'est pas cela qu'il veut dire, puisqu'il me reproche de l'avoir dit. Alors, je n'y suis plus.

Et de même pour les paroles du *Starets Zosime*, qui abonde dans mon sens. S'il y a un mystère en nous qu'il faut faire sentir, si le roman, même réaliste, doit être tourné vers « ailleurs » — parce que cet « ailleurs » est la grande réalité — alors, ma cause est

gagnée, et il n'y a plus de limites au domaine de la littérature, si ce n'est celles du bon sens. Ce sont aussi celles — disons-le — de la critique littéraire. Léon Bloy ne s'en est pas assez douté; il y a du danger à se mettre, en critique, à son école.

Paul HALFLANTS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La voix de nos Evêques

Nous avons estimé qu'il y avait intérêt à présenter dans une sorte de synthèse, en procédant par voie d'analyses et de courts extraits, les Lettres pastorales, qu'en vertu d'une ancienne et louable coutume, NN. SS. les Evêques adressent à leurs fidèles, au seuil de la sainte Quarantaine.

Les voix concordantes de l'Episcopat formeront un harmonieux concert où la vérité retentira, pensons-nous, avec plus de force de persuasion.

* * *

Notre *Revue* publiant in extenso la Lettre de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Malines, MGR VAN ROEY, il nous suffira de renvoyer ici à ces pages de haute inspiration et de puissante doctrine. C'est le formidable problème de la destinée que traite magistralement le discours cardinalice, qui constitue un saisissant diptyque.

Découronnée d'un idéal supérieur, réduite à la poursuite du plaisir, de l'argent, voire de la science et des honneurs, la vie caduque et périssable ne vaut pas d'être vécue, et il a raison l'auteur de la *Sagesse* qui jette sur tout l'amas des fugitives félicités terrestres ce cri amer du désenchantement : *Vanité des vanités, et tout est vanité.*

Envisagée, au contraire, sous le jour de la Révélation chrétienne dans sa nécessaire et sublime relation avec Dieu, son principe et sa fin, la vie vaut l'éternel bonheur dont elle est le prix.

On aura admiré avec quelle pénétration et quelle justesse le Cardinal revendique pour la vie chrétienne une inestimable valeur, non seulement au titre de la récompense qui doit la rétribuer dans l'au-delà, mais à raison de son excellence intrinsèque. C'est qu'en dépit de toutes les faiblesses de notre pauvre nature, elle réalise, dès ici-bas, la glorification de Dieu par l'hommage transcendant de l'amour, la fraternité surnaturelle envers le prochain, le perfectionnement de toutes les facultés de la personnalité humaine.

Ces belles et fortes pensées, revêtues d'une forme populaire et attrayante, trouvent leur couronnement dans la contemplation du Christ. Puisqu'il a plu à Dieu même de vivre notre vie humaine et de la déifier ainsi, qui en dira la noblesse, la grandeur inégalée?

C'est en dressant devant nous cet idéal suprême, l'exemplaire achevé, le Christ, contempteur des biens terrestres, entraînant aux héroïques renoncements, que s'achève cette admirable Pastorale où la force de la doctrine s'allie à la vigoureuse simplicité de l'expression.

* * *

Le doyen d'âge du corps épiscopal, MGR WAFELAERT, évêque de Bruges, s'est fait l'apôtre de l'union la plus étroite des catholiques serrés autour de leurs chefs hiérarchiques au sein de l'Eglise. Il veut ainsi parer à tout danger de désunion entre les collaborateurs de l'action catholique préconisée par le Pape, à tout péril de séduction de la part des protestants qui redoublent leur propagande et, du même coup, faire écho à la parole de Pie XI, qui vient de faire éclater dans toute sa pureté l'unité de l'Eglise en face des prétentions du panchristianisme.

Pour atteindre ce but, le vénérable évêque de Bruges a voulu, par un raccourci lumineux où se retrouve la sûreté doctrinale du docteur et maître en théologie, montrer dans l'Eglise la grande société religieuse, surnaturelle, de l'humanité, continuateur de l'Eglise mosaïque, de l'Eglise patriarcale, de l'Eglise primitive, parvenue à sa perfection de société hiérarchique et monarchique, par la constitution que lui a donnée le Christ lui-même. « Dieu a créé le premier homme à son image et à sa ressemblance, formant d'abord le corps, puis lui infusant une âme spirituelle et immortelle. On peut dire de même que le Christ, l'Homme-Dieu, a bâti l'Eglise à sa propre image. Car elle aussi est composée d'un élément humain, étant établie parmi les hommes et pour les hommes, comme un corps visible, et d'un élément divin, le Saint-Esprit qui la vivifie à la façon d'une âme. » L'Evêque étudie cette influence de l'Esprit vivificateur dans la collation des grâces de don gratuit, des grâces de sanctification personnelle, dans l'action exercée sur le corps social, notamment sur le Chef suprême et l'ensemble des Evêques.

De là découlent les propriétés et les prérogatives de l'Eglise parmi lesquelles se détachent les « notes » caractéristiques qui la découvrent à tous les yeux.

Toute cette forte et substantielle doctrine est ramassée en quelques pages d'une profonde clarté : un traité populaire de l'Eglise, écrit par un maître. Les fidèles de Bruges comprendront à souhait qu'en dehors de l'Eglise il n'y a ni religion vraie, ni culte légitime de Dieu, ni salut éternel. Ils verront la nécessité de *Sentire cum Ecclesia*, d'avoir en tout le sens de l'Eglise.

* * *

La Lettre pastorale de MGR HEYLEN, évêque de Namur, est une ardente exhortation adressée à ses diocésains pour leur inculquer l'excellence de la *Sainte Messe* et la gravité de l'obligation qui leur incombe d'assister à la messe du dimanche et de certains jours de fête.

L'Evêque, en traitant ce sujet, n'obéit pas seulement à l'inspiration du zèle brûlant envers le Sacrement des autels, qui anime le Président du Comité permanent des Congrès eucharistiques, mais à un devoir pressant de sa charge épiscopale. Il fait devant tous le douloureux aveu que dans le dernier rapport présenté au Saint-Père sur la situation de son diocèse, il a dû enregistrer cette lamentable constatation : dans les villes et les centres industriels, la moitié ou même les deux tiers des fidèles violent habituellement le grave précepte de la Messe dominicale. Il pousse un cri d'alarme : « Sans la Messe, pas de dimanche. Sans le dimanche, pas de religion. Sans la religion, pas de paix, pas de bonheur sur la terre, et l'acheminement vers l'enfer et le malheur éternel. » Le courageux Evêque élève une protestation indignée contre l'organisation de ces fêtes sportives de tout genre, des courses, des concours, des meetings, des divertissements de toute sorte qui, par l'heure choisie, rendent impossible l'assistance à la Messe et entraînent systématiquement la profanation du jour de Dieu. Il faudrait cependant ne rien savoir de l'histoire pour ignorer « les terribles châtiments de la colère de Dieu que ce mépris de sa loi attire sur les individus, sur les familles, sur la société. »

Avec le sens pratique caractéristique de sa manière, l'Evêque de Namur entame une vigoureuse réaction contre le scandaleux abus qu'il flétrit, en faisant appel à ses collaborateurs, aux éducateurs de la jeunesse, aux parents des familles chrétiennes. Puisse cette vaillance pastorale être couronnée de succès! S'il suffisait

pour cela d'éclairer les esprits sur l'inappréciable valeur d'une Messe, l'Évêque docteur aurait gain de cause par son magistral exposé de la doctrine catholique sur la sublimité du sacrifice eucharistique. Je n'en détache que ce passage émouvant qui donnera une juste idée de la beauté de l'ensemble.

« L'autel est un nouveau Calvaire. Chaque matin, le Christ, dans la personne de son ministre, en gravit la voie, non plus douloureuse, mais glorieuse, chargé de la croix. Chaque matin, il s'étend sur le bois sacré. Il y clone mystiquement sa chair adorable avec ces quatre mots aigus comme des clous : « Ceci est mon corps. » Il fait jaillir mystiquement son sang dans le calice avec ces autres mots pénétrants comme la lance : « Ceci est mon sang. » Aussi, l'Église pour nous rappeler cette réalité sublime multiplie-t-elle les croix sous toutes les formes dans ses temples.

« ... La Messe, c'est le sang de Jésus, coulant sur chaque âme en particulier; c'est le Calvaire s'étendant jusqu'aux extrêmes limites de la terre et du temps; c'est la perpétuelle et constante distribution du fleuve de grâce et de miséricorde qui a jailli du Cœur et des saintes Plaies du Sauveur. »

* * *

L'intrépide évêque de Tournay, MGR RASNEUR, est débordant de zèle, d'enthousiasme et d'énergie. Homme d'action, il traite le sujet qui le possède tout entier : l'Action catholique, c'est-à-dire la participation des simples fidèles à l'apostolat hiérarchique.

Placé à la tête d'un diocèse où ardente est la lutte entre le bien et le mal, où la cause de Dieu connaît de cruelles défaites mais aussi de nobles revanches, il parle en chef à ses soldats; il sonne le ralliement au drapeau; il appelle à l'action, à la bataille pacifique, il entraîne ses milices jusqu'au sein de la mêlée. Toute sa Pastorale est animée d'un souffle chevaleresque qui secouera toutes les apathies et enflammera tous les courages.

Il presse, il commande, il adjure, il entend que chaque chrétien, apôtre par définition, le soit d'esprit, de cœur, de fait.

L'apostolat! Il le réclame au nom de la charité envers le prochain, qu'il s'agit d'arracher à l'éternelle perdition : chacun a charge d'âme à l'égard de son frère; il le réclame au nom de l'Église, que les trembleurs auraient laissé périr, qui ne peut être maintenue que par des braves; il le réclame au nom du Christ lançant à tous son mot d'ordre dans l'Évangile : « Allez, vous aussi, travailler à ma vigne »; il le réclame au nom des saints Paul, Grégoire le Grand, Catherine de Sienne, Thérèse de l'Enfant Jésus, dont il redit les paroles enflammées; il le réclame au nom de l'intérêt propre de l'apôtre qui trouvera dans le déploiement du zèle la protection de sa vertu — « zèle et chasteté, vous brillez d'un radieux éclat sur le visage des serviteurs du Christ », — la joyeuse satisfaction du cœur qui donne à la vie une saveur délicieuse, et, enfin, la garantie de sa sécurité devant les menaces des cataclysmes imminents.

Le devoir ainsi défini par ces raisons accumulées, Mgr Rasneur ouvre aux recrues de l'Action catholique un vaste champ d'expansion : l'exemple, la plus éloquente des prédications, car si la parole est un son, l'exemple est un « tonnerre »; la prière qui féconde les labeurs des autres, l'aumône qui fertilise les œuvres; la participation effective aux œuvres d'apostolat, soit spécifiquement religieuses, soit sociales, dont l'Évêque marque en quelques traits incisifs la nécessité et la portée.

Il a tôt fait de réfuter les objections des poltrons, de couper court aux tergiversations des hésitants, il n'est d'ailleurs ni optimiste ni pessimiste, il estime que notre époque apparaîtra devant l'observateur impartial « assez menaçante pour secouer notre léthargie, mais assez belle pour entretenir la flamme de l'espérance. »

Il termine par ce magnifique coup de clairon :

« A l'œuvre, avec courage! Se lamenter ne sert de rien. « Les hommes, disait Lamy, n'ont droit de pleurer que s'ils ne peuvent plus combattre. »

« A l'œuvre, sans foranterie! Plus de besogne que de bruit, plus d'actes que de paroles, plus d'obscurs dévouements que de tapageuses entreprises. »

« A l'œuvre jusqu'au bout! Bossuet dit quelque part : « Point de travail quand nous serons dans le lieu du repos, mais point de repos tant que nous sommes dans le lieu du travail. »

« A l'œuvre, avec une confiance illimitée!... « Si tous les chrétiens de nom étaient chrétiens de fait, disait un incroyant, il n'y aurait pas de question sociale. »

« Dans le premier mandement de Carême qu'il a l'honneur d'adresser », dit-il, aux fidèles du diocèse de Gand, MGR HONORÉ COPPIETERS propose à leur attention « deux grandes vérités : la beauté de la foi et de la vie chrétienne, la gravité des dangers qui les menacent aujourd'hui. »

Se plaçant en face des réalités de l'heure présente, le nouvel évêque de Gand tourne toutes ses préoccupations vers le côté pratique, dans cette Lettre qui brille par la netteté de la pensée, la décision et la précision du langage.

Serait-il possible de mieux faire ressortir l'excellence de la foi qu'en rappelant ses origines, en retraçant les grandes lignes de son histoire?

« Dans nos contrées, treize siècles de christianisme ont créé autour de ce nom (de chrétien) une auréole qui semble impérissable, l'ont entouré d'un prestige que chacun se plaît à reconnaître... Treize siècles à peu près se sont passés depuis que saint Amand, le premier grand apôtre de ce pays, descendait l'Escaut, porteur de la Croix et de l'Évangile. Aux rudes populations païennes de nos champs, de nos forêts et de nos marécages, il prêcha la doctrine du Christ; il fit de nombreuses conversions et fonda, au confluent de l'Escaut et de la Lys, à Gand, deux grandes abbayes — celle qui devait s'appeler plus tard l'abbaye de Saint-Bavon et l'abbaye de Saint-Pierre, au mont Blandin — deux abbayes qui, pendant tant de longs siècles, ont été des phares de céleste vérité et des centres de civilisation. Cette première œuvre d'évangélisation fut courageusement poursuivie, héroïquement achevée par des hommes de haut mérite dont plusieurs sont honorés comme des saints... tels Bavon, Liévin et d'autres. Il s'est écoulé cependant bien du temps avant que la foi chrétienne eût pénétré l'âme de nos ancêtres. Mais finalement, sous l'impulsion et sous la clairvoyante direction des évêques de Tournay et de Cambrai, cette œuvre merveilleuse s'accomplit. Des couvents et des abbayes sont fondés un peu partout, des églises paroissiales et des écoles couvrent bientôt le pays; les confréries, les associations et les institutions pieuses se multiplient et, lentement mais irrésistiblement, l'esprit chrétien pénètre les idées, les coutumes, les mœurs, la civilisation tout entière des habitants de nos contrées.

Toutefois, cette œuvre ne s'est pas réalisée sans peine et sans heurts, il y eut parfois de rudes secousses. Ils étaient bien critiqués ces temps où les Protestants et les Iconoclastes essayaient d'arracher notre pays à la foi catholique et romaine; ils étaient pleins d'angoisses et de tribulations les temps où la Révolution française bannissait nos prêtres et fermait nos églises. Dieu soit loué, la foi a triomphé. Vous êtes, par la grâce de Dieu, des chrétiens, fils et filles de chrétiens. »

C'est à ces chrétiens, heureux et fiers héritiers d'une grande tradition, bénéficiaires de tant de ressources surnaturelles, prière, sacrements, direction de l'Église, que s'adresse la parole épiscopale pour leur demander de rester dignes de leur plus beau titre de noblesse et de leur glorieux passé.

Animé d'une ardente sollicitude, l'Évêque leur signale d'abord, comme premier danger qui menace la conservation de la foi : l'ignorance religieuse, et, sans s'attarder à de longues considérations, il en indique le remède dans l'éducation du foyer, dans l'école chrétienne, dont il célèbre les bienfaits, dans la catéchisation volontaire, dont il loue la particulière efficacité pour la diffusion de la vraie foi.

L'autre péril, est la corruption des mœurs. A l'évocation de la vie de famille d'autrefois, saine et tranquille, de l'austérité dans l'éducation, de la modération dans les besoins et les dépenses, de l'assiduité aux offices religieux, le cœur de l'Évêque se serre; il ne peut se défendre d'un frisson d'inquiétude devant la fièvre d'indépendance et la soif de plaisirs qui tourmentent la génération d'aujourd'hui. Ici encore, il se tourne vers les familles, réclame la vigilance des parents mais insiste particulièrement sur le recours aux moyens surnaturels. L'inquiétude angoissée de l'Évêque est surtout excitée par le sort des milliers de jeunes gens et de jeunes filles qui se rendant journellement dans les centres industriels, sont exposés de toutes manières. Pour la préservation de cette jeunesse itinérante, il encourage la création d'œuvres qui soient des asiles pour les âmes, sans laisser dans l'ombre l'efficacité supérieure des moyens surnaturels. C'est la foi qui remporte les victoires!

* * *

C'est pour la première fois aussi que MGR LOUIS-JOSEPH KERKHOFS, évêque de Liège, s'adresse à ses diocésains et, à vrai dire, sa Lettre pastorale, n'abordant pas quelque grand sujet de dogme ou de morale, est plutôt une allocution de prise de possession du siège de saint Lambert. Elle respire la plus suave piété, le plus tendre dévouement au bien spirituel des ouailles du nouveau pasteur, elle sera accueillie par tout ce diocèse avec une vive sympathie.

Rendant un hommage ému à la mémoire de son vénéré prédécesseur, Mgr Rutten, qui fut le quatre-vingt-septième évêque de Liège, il rend son peuple attentif à la continuité de la succession épiscopale dont la chaîne ininterrompue relie Liège au centre de la chrétienté. Il célèbre, avec une juste fierté, cette lignée de pontifes qui ont laissé leurs noms dans l'histoire. Entendez-le :

« Dans cette série épiscopale que de noms vénérables ! Retenons parmi ceux qui depuis saint Hubert siégèrent ici, à Liège même : saint Albert et saint Floribert, tous deux sur les autels. Par delà saint Hubert, parmi ceux qui résidèrent à Maastricht et à Tongres, et pour ne relever que les pontifes auréolés du nimbe de la sainteté, nous citerons saint Lambert, le pasteur-martyr, patron du diocèse, son maître saint Théodard, saint Remacle, le patron de Stavelot et de Malmédy; saint Amand, le grand évêque missionnaire; saint Perpète, dont Dinant garde les reliques; puis saints Monulph et Gondulph, qui ont leur tombeau à Maastricht; saint Domitien, le protecteur de Huy; et à l'époque des grandes hérésies, au IV^e siècle, l'illustre saint Servais, l'ami de saint Athanase et son compagnon de lutte contre les Ariens; enfin, saint Matern, le patron de Tongres, considéré comme le fondateur même de cette antique église, dédiée à la Mère de Dieu.

« Voilà nos vrais pères dans la foi, les grands ancêtres de notre famille diocésaine, qui ont implanté, maintenu et développé dans nos contrées la religion de Jésus-Christ et même — songez à leurs successeurs, les Notger, les Wazou — qui ont formé et façonné la cité comme l'abeille fait sa ruche. »

Cédant à un doux enthousiasme, le nouvel évêque de Liège, qui a voulu, comme son collègue de Gand, se retremper à la source, ranime lui aussi la fierté de ses diocésains, trop souvent oublieux de leurs gloires passées, en exaltant les trois titres de noblesse, les trois fleurons de la couronne de l'Eglise de Liège, la plus ancienne du pays : son attachement inaltérable au Siège de Rome, qui justifie la vieille devise du sceau de saint Hubert : *Sancta Legia, Romanae Ecclesiae filia, Liège la Sainte fille de l'Eglise Romaine* ; le culte de l'Eucharistie, puisque Liège est la ville du Saint-Sacrement, de la Fête-Dieu, des Processions, des Prières permanentes de XL heures, et le diocèse liégeois : la patrie de sainte Julienne de Cornillon et de sainte Lutgarde, « sœur aînée de sainte Marguerite-Marie; le culte de la sainte Vierge : c'est au diocèse de Tongres-Liège que la dévotion mariale a produit sur le sol belge sa première fleur; la cathédrale de Tongres comme celle de Maastricht furent dédiées à Notre-Dame; la Cité ardente, enfin, ne sépara jamais, jusque dans son cri de guerre *Notre-Dame et saint Lambé !*

Faut-il s'étonner si, en se réclamant de ces souvenirs, la parole de l'Evêque a le droit de se faire pressante pour adjurer ses diocésains de recueillir avec un soin jaloux cet héritage d'honneur et de rester fidèles à leurs glorieuses traditions de foi et de piété.

Tous seront d'accord, d'autre part, pour protester respectueusement contre ce dire de Mgr Kerkhofs : « Vous honorez dans l'évêque la dignité épiscopale, sans égard à la pauvre personne humaine qui en est revêtu. » Pardon, Monseigneur, notre piété filiale s'adresse à la personne même de notre Evêque, et à cause du caractère auguste dont il est revêtu, et à raison des mérites éclatants sous sa modestie qui ont fixé sur lui le choix de son prédécesseur, ratifié par celui du Souverain Pontife. Nous ne pouvons permettre à l'humilité de l'Evêque de se calomnier lui-même et nous avec lui. Nous formons le vœu ardent pour que, pendant de longues années, digne successeur d'une grande lignée, il continue, « dans sa pauvre personne humaine », à faire de grandes choses; pour la gloire de Dieu et la sanctification de son peuple.

J. SCHYRGENS.

FRANCE

L'assemblée constituante

De la quatrième conférence de M. Louis Madelin sur les Hommes de la Révolution, nous détachons ces extraits :

Grosso modo, on distinguait une droite et une gauche. Entre les deux une masse amorphe, qu'on appelle les *Impartiaux*.

La droite, je l'ai dit, était en grande partie composée de la grosse majorité des gentilshommes et, avec une cinquantaine de curés, des trois quarts de l'épiscopat noble, ce qui faisait beaucoup de grands seigneurs. Les deux figures éminentes étaient pourtant un prêtre plébéien et un officier de fortune, l'abbé Maury et le comte de Cazalès.

L'abbé Maury s'imposait. Sa nature populaire contrastait étrangement avec son attitude réactrice. Ce fils d'un petit cordonnier du Comtat Venaissin était un des rares hommes de l'Assemblée connus, sinon célèbres, avant 1789. Membre, depuis quatre ans, de l'Académie française grâce à ses succès de la chaire, il passait dès lors pour aussi intrigant qu'éloquent. Cet homme, qui devait plus tard s'affirmer sans grands principes, avait, dès les premières semaines, assumé le rôle de défenseur des principes intégraux — trône et autel. Son éloquence était grande; on l'a vite considéré comme seul capable de tenir tête à Mirabeau qui s'inclinait parfois devant sa maîtrise. Méridional abondant, mais spirituel et même cruellement mordant, il était souvent trivial et toujours agressif. La populace le haïssait. « L'abbé Maury à la lanterne ! criaient une bande qui l'assaillit. — En verrez-vous plus clair ! » s'écria-t-il joyeusement. On rit et, une autre fois : « L'abbé, on va te faire dire une messe en l'air ! » vociféraient d'autres assaillants. « Parfait ! » ripostait vivement Maury, et sortant de chacune de ses poches un pistolet : « Voilà les burettes ! » Cet esprit endiablé désarmait. Il était déjà soupçonné d'être sans grande sincérité et il était, même à droite, décrié; mais ses motions contre-révolutionnaires, provocantes, excessives, heurtant le centre, servaient les violents de la gauche.

Tout au contraire, Cazalès séduisait non seulement par une rare élégance de parole, mais surtout par l'émouvante sincérité de son âme loyale. « Il parle comme un dieu ! » s'écriait un de ses collègues. Deux violents adversaires de ses idées, son collègue Lindet et M^{me} Roland, rendent, malgré leur passion, hommage à cet ancien soldat, généreux défenseur de la cause royale et de l'honneur de la vieille France. « Chef de mérite », dit l'un et l'autre, en 1791 : « Abondant en idées, plein de feu et de véhémence... le premier orateur de l'Assemblée depuis la mort de Mirabeau. » M^{me} Roland s'étonnait qu'un militaire maniât aussi bien la parole; mais du militaire il avait conservé le point d'honneur chatouilleux, toujours prêt à mettre la main à l'épée, gâtant sa cause par ses sautes d'humeur et prompt à envoyer tout promener aux minutes de découragement.

À côté de ces deux orateurs, on peut encore citer Malouet, bourgeois cultivé, ancien haut fonctionnaire, « de manière douces et de sentiments modérés », il était, en outre, homme d'expérience, mais très précisément il paraissait « gauche » à une Assemblée qui n'estimait guère que les tribuns et dont, dit un témoin, « il n'a jamais saisi le ton ».

C'étaient, à droite, les figures saillantes.

Barnave ! Longtemps ce nom fera, des bancs de la Droite aux cercles des Tuileries, frémir les haïnes et les craintes. Et cependant dès 1791, on entendra rugir, à leur tour, les clubs révolutionnaires au seul énoncé de ce nom — Barnave en qui va tenir un des drames psychologiques les plus poignants de la Révolution.

Il n'avait que vingt-six ans quand, en 1787, aux côtés de Mounier, il combattait à Vizille pour la conquête de la Liberté. Fils de tout petit bourgeois, il a senti tout son orgueil se révolter devant une humiliation infligée à sa tendresse filiale dès son adolescence par un noble gentilhomme et, ayant dévoré les philosophes, il a mis au service de cet orgueil blessé leurs doctrines d'égalité. Brûlé de toutes les passions, le jeu et l'amour, mais surtout ambitieux jusqu'à la frénésie, visant à la fortune, au pouvoir, aux honneurs et se tenant pour empêché d'y parvenir, il a attaqué avec une violence particulière le régime que Mounier, son compatriote et quelque temps son ami, ne faisait que sagement critiquer. Député à vingt-huit ans, il s'est aussitôt détaché

de celui-ci. « Vous avez votre réputation faite, je veux faire la mienne aussi », lui a-t-il dit.

D'une beauté grave, il cachait sous des dehors glacés un cœur brûlant. « Il brûlait au dedans », nous dit un de ses collègues. « Doreur de phrases », dit de lui M^{me} Roland, mais il était mieux que cela : il apportait à ses raisonnements une sorte de sévérité coupante et comme implacable. Son ambition, guidant ses passions, l'avait mené à l'Extrême Gauche. C'est « un jeune tigre », disait de lui un de ses adversaires et le mot vient d'un cruel incident. Lorsque, le 17 juillet 1789, on était venu annoncer devant l'Assemblée l'abominable meurtre de Foulon et de Bertier dont les têtes avaient été portées dans Paris au milieu de cris de cannibales, les députés de la Droite à la Gauche, unanimement consternés, avaient vu se lever le jeune homme. Le mot atroce est resté tragiquement célèbre : « Eh! quoi, messieurs, ce sang était-il donc si pur! » Les victimes devenues criminelles : c'est la règle de cet abominable jeu des révolutions. Et soudain raffermie, la Gauche avait acclamé le malheureux : « Discours digne d'un Romain », écrivait le soir même un des membres de la Gauche, un prêtre, l'abbé Jallet. Ainsi, ayant justifié le crime, il semblera en rester éclaboussé ; il demeurera par ailleurs, jusqu'en 1791, toujours avec sa figure glacée, l'homme de toutes les violences.

Et, soudain, nous le verrons tout à l'heure changer brusquement d'attitude devant le sourire d'une reine malheureuse, évoluer vers la modération, y perdre son abominable popularité, devenir — éternelle histoire — la bête noire de ceux dont il était l'idole jusqu'à l'heure où, traîné lui aussi à l'échafaud, il entendra, sous le couperet, crier qu'on veut voir couler son sang de traître et de Judas. — Ce sang qui, lui aussi, a cessé d'être « pur ».

L'idéologie coulait à pleins bords (dans cette Assemblée), mais chacun, ou presque, se croyait le dépositaire de la meilleure idée et capable seul de la faire prévaloir. Un individualisme exaspéré isolait les députés, jetait, dans le même parti, les uns contre les autres les alliés de la veille ou du lendemain et empêchait la formation de ces groupes qui sont réellement l'armature d'un Parlement.

Un de mes compatriotes de Lorraine, Duquesnoy, député de Nancy, a, dès le 22 mai, jugé ses extravagants collègues avec le bon sens de sa province : « *Métaphysique détestable* », écrit-il dans son journal, et Condorcet, lui-même idéologue, mais qui n'est pas encore député, se sent dépassé. « Une Assemblée de douze cents métaphysiciens ! » Un des hommes de la Gauche avouera en mars 1790 : « Nous allons à tâtons ! »

S'ils vont à tâtons, c'est qu'ils sont, la plupart du temps, en plein nuage, à mille lieues de la terre. J'ai dit qu'ils étaient tous les fils spirituels des philosophes. Or, comme l'avait dit le réaliste Catherine II à l'un des plus illustres de ces derniers : « Vous travaillez sur le papier qui souffre tout ! » Oui, tout ce qui découlait des livres de cinquante philosophes venait se déverser dans ces cerveaux ; alors que le petit peuple de France les avait envoyés pour travailler à réformer le régime périmé, par un petit nombre de mesures d'ordre pratique, dès l'automne de 1789 ils n'entendaient plus que réformer ni plus ni moins que l'humanité parce que, humanitaristes, internationalistes, pacifistes, cosmopolites, ils entendaient faire passer tout cela du papier qui souffre tout au gouvernement d'un grand Etat, bâti depuis quinze siècles, ayant de tout temps pratiqué la politique que lui imposaient, et les nécessités de sa vie économique, et les traditions de sa race, et les dangers de sa situation géographique. L'Economie! L'Histoire! La Géographie! Pas un qui mit en balance leurs leçons pratiques au regard des axiomes théoriques de la philosophie.

* * *

De cette prodigieuse idéologie je ne veux — entre mille que me fourniraient deux ans et demi de discussions — citer que deux illustres exemples : le débat sur la *Déclaration des Droits* et le débat sur la proscription de la guerre.

On avait voulu faire une *Déclaration des Droits*, préface, déclarait-on, nécessaire à la Constitution. Elle eût dû sortir logiquement des cahiers, puisqu'on allait légiférer en France et pour la France. Clermont-Tonnerre avait, de ces cahiers, tiré onze articles fort clairs. Mais cela ne venait ni de Philadelphie ni de Genève. Allait-on travailler pour une seule nation? « Nous voulons faire une Déclaration pour tous les hommes, pour tous les temps et pour tous les

pays et servir d'exemple au monde! » s'écrie un député. Les étrangers souriaient de cette prétention, aussi bien un Morris qui, précisément, venait de Philadelphie, qu'un Dumont, citoyen de Genève. « Quelle fiction puérile » écrit ce Suisse. Mais Condorcet n'a-t-il pas écrit : « Une bonne loi est bonne pour tous les hommes comme une proposition est vraie pour tous. » Cela suffit à l'Assemblée pour justifier sa prétention.

Et voici que, aucune commission n'ayant réellement préparé un projet, l'Assemblée se met à l'ouvrage en séance publique. Voici que les amendements se succèdent, issus d'une surenchère humanitaire fantastique. Cette Déclaration — magnifique monument philosophique, pour qui la lit isolément — absurde monument politique quand on le construit à l'heure où une nation révoltée et en pleine anarchie, exige, selon le mot de Mirabeau, qu'on lui enseigne « non ses droits, mais ses devoirs ».

Mais ces droits même, compte-t-on leur donner pleine satisfaction dans la Constitution qui suivra? Impossible, ce serait une constitution qui, ultra-démocratique, serait presque anarchique. Mais si on n'a pas le dessein de voter telle Constitution, pourquoi faire un préambule qu'elle va immédiatement démentir? « Pourquoi, va observer sagement Malouet, pourquoi transporter les hommes sur le haut d'une montagne et leur montrer tout le domaine de leurs droits, puisque nous sommes obligés de les en faire descendre, d'assigner des limites et de les rejeter dans le monde réel où ils trouveront des bornes à chaque pas? » Qu'importe : il faut l'accorder cette débauche de grandiose idéalisme. Seulement la Constitution qui suivra paraîtra au peuple une trahison : « Tous les hommes, nés égaux, doivent avoir des droits égaux », dit la *Déclaration*, et la *Constitution* : « Mais ils ne les auront pas ». « L'insurrection est le plus saint des devoirs », dit la *Déclaration*, mais si on s'insurge contre nous, ajouteront les Constituants, il faudra bien fusiller les insurgés. Et la même Assemblée allait, deux ans, se débattre dans la situation dangereuse que, pour donner un « exemple au monde », les idéologues de l'Assemblée même ont créée. L'anarchie en sortait justifiée, et de la discussion pacifiste du 22 mai 1790 devait, un jour, sortir la guerre.

Dès cette époque, l'Europe, qui guettait cette anarchie grandissante, se préparait à en profiter pour nous envahir. Déjà la coalition se nouait. Quel moyen de prévenir une invasion? Bâtir des forteresses et retenir l'armée en train de se dissoudre? Ce sont là procédés des âges abolis, pratiques de tyrans, — on ne disait pas encore impérialistes, on disait despotiques. A défaut d'une armée forte, peut-être resserrer les alliances? Mais quand, le 20 avril 1790, le ministre des Affaires étrangères Montmorin vient parler de faire jouer l'alliance avec les Bourbons d'Italie et d'Espagne, on refuse de souscrire à un acte conclu sous le régime du despotisme — et avec des despotes.

C'est Robespierre qui se lève pour protester au nom des pacifistes. « Il faut, dit-il, de sa voix aigre, il faut déclarer que la France renonce aux conquêtes, qu'elle regarde ses limites comme posées par les destinées éternelles. » Et cette motion qui est au contraire de toute la politique nationale pratiquée par tous les grands ministres depuis mille ans, est à ce point conforme à l'esprit internationaliste de l'Assemblée que, pour une fois, Robespierre, gonflé d'orgueil, est applaudi.

En vain Mirabeau, plus réaliste, fait remarquer que l'on ne peut renoncer à avoir une politique extérieure, à tenir son rang, à préparer la guerre tant que l'Europe n'aurait pas désarmé ; en vain s'écrie-t-il : « Jusque-là, la paix perpétuelle demeure un rêve dangereux, s'il entraîne la France à désarmer devant l'Europe en armes. » Cette fois la torche de Provence n'éclaire rien, ne prévient pas contre la fumeuse « chandelle d'Artois ».

Cazalès essaie de protester aussi ; mais c'est un soldat, qui, comme soldat, évidemment, aspire à la guerre ; s'il fait une magnifique déclaration patriotique, on le hue ; c'est bien le langage d'un buveur de sang ; et le président va jusqu'à lui demander de s'excuser d'avoir osé dire que la France se défendrait. Il provoquait la guerre!

Et on vote la célèbre motion du 22 mai qui, pour être à jamais respectée, deviendra le titre IV de la Constitution : « La nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes ».

Aussitôt — Sorel l'a excellemment montré — l'Europe prenant ce vote pour un aveu de faiblesse, se décidait à tout préparer pour dépecer cette nation en déliquescence. Et la guerre allait en sortir qui, destinée à se perpétuer tant d'années, devait nous entraîner

à tant de conquêtes — petite histoire qui, pour le coup, vaut pour tous les pays et pour tous les temps.

Mais ces deux exemples — et le vote de la constitution civile du clergé nous en offrirait un autre — et l'histoire de l'Assemblée vingt autres — montrent dans quelles monstrueuses erreurs l'idéologie pouvait entraîner l'Assemblée et combien les esprits les plus sages échouaient contre les déclamations des tribuns, devant ce que Condorcet lui-même appelait « les 1,200 métaphysiciens. »

ANGLETERRE

Le Prayer Book

Dans un article du Correspondant Mgr Batiffol revient sur l'affaire du « Prayer Book ». Nous en détachons ce passage relatif à l'intervention de Lord Halifax à la Chambre des Lords :

Les anglo-catholiques ne pouvaient être satisfaits des chétives concessions que leurs évêques leur accordaient si à contre-cœur. Lord Halifax s'en expliqua loyalement.

Il prit part, en effet, au débat des Lords. Quand il se leva, les pairs regagnèrent précipitamment leurs places pour l'entendre. Quelqu'un qui était là a écrit : « Lord Halifax porte ses quarante-huit ans avec une grâce élégante. Il est frêle, mais sa voix est forte, et sa diction admirable. En vérité, je l'ai entendu de ma place mieux qu'aucun des autres orateurs. Il parla sans notes, et il fut écouté avec quelque chose comme une avide attention (1) ».

Lord Halifax sait le prix des concessions que les évêques font à son parti : il rappelle que, il y a cinquante ans, ses amis ritualistes ont été jetés en prison pour avoir pratiqué ce qu'aujourd'hui on veut leur concéder légalement, en le déclarant entièrement conforme à l'esprit et à la doctrine de l'Eglise d'Angleterre! Le temps apporte avec lui ses revanches. Mais on présente le nouveau Prayer Book comme un instrument d'unification et de discipline. Là est l'illusion. Car les corrections qu'il propose ne répondent qu'à une minime part de ce que nous réclamons. Pensez-vous que vous pourrez nous empêcher d'adorer le Saint Sacrement? Imaginez-vous que vous obtiendrez qu'on vous sacrifie ce qui est devenu la pratique usuelle, non seulement en Angleterre, mais encore dans l'Afrique du Sud et aux Etats-Unis? L'anglo-catholicisme dépasse les frontières de l'Angleterre et ne saurait plus dépendre d'un vote du Parlement. Les oppositions qu'il soulève dans l'Eglise d'Angleterre ne peuvent être qu'aggravées par l'intervention du Parlement. « Laissez les évêques encourager des conventions, comme celles qui furent tenues à Malines ces cinq dernières années », et vous obtiendrez des progrès de rapprochement et de compréhension que jamais un acte du Parlement ne pourra se promettre. « Pour moi, conclut le noble Lord, je voue trop de respect, de déférence, et je puis dire d'affection à l'archevêque de Canterbury, pour pouvoir voter contre le projet du Prayer Book; mais, étant donné les perspectives de coercition que ce projet laisse entrevoir, je ne puis prendre la responsabilité de voter en sa faveur (2) ».

Tous les anglo-catholiques n'auraient pas suivi Lord Halifax dans son abstention, car il en est de nombreux qui sont convaincus

(1) *Ibid.*, 16 décembre p. 734.

(2) Lord Halifax avait développé toute sa pensée sur le nouveau Prayer Book dans un article, très mesuré, mais très net, publié par le *Church Times* du 8 avril 1927 (p. 429). Avec toute sa loyale déférence pour l'épiscopat anglican, il n'hésitait pas à dire que le projet « ne témoigne ni d'une suffisante générosité, ni d'une suffisante intelligence, pour apporter la paix ». Sur chaque point, on a accordé le moins de ce qui devait être accordé, et on l'a accordé de mauvaise humeur (*grudgingly*).

que la somme des concessions que le nouveau Prayer Book leur consent est un gain pour leur parti et un avantage pour leur action (3).

(3) Ainsi Bishop Gore, *Church Times*, 1^{er} avril 1927, mais sans chaleur. Parmi les théologiens mécontents signalons un des meilleurs de l'anglo-catholicisme, le Dr Darwel Stone, d'Oxford.

La publicité

— dans

La Revue Catholique
des Idées et des Faits

est

TOUJOURS EFFICACE

**QU'ATTENDEZ-VOUS
POUR FAIRE COMME LES AUTRES**

et nous demander un échantillon de notre

CLOS DES GRIVES 1924?

Ce merveilleux **MACON** est
le **VIN QU'IL VOUS FAUT**

Son prix : fr. 8,75 la bouteille VNC.

Exigez les vins de France, ce sont
les meilleurs et les plus purs!

R. & G. KONINCKX

Importateurs de vins fins

Rue de la Longue-Haie, 47-49

BRUXELLES

Téléphone 838,39

VENEZ DÉGUSTER NOS VINS à la

FOIRE COMMERCIALE DE BRUXELLES

L'origine de tous nos vins est garantie.

Stand n° 13

Stand n° 13